

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1900

THÈSE

N°

611

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 18 juillet 1900, à 1 heure

Par Louis Fr. RAFFOUR

—**—

LA MÉDECINE
CHEZ LES MEXICAINS PRÉCOLOMBIENS

Président : M. BRÏSSAUD, professeur.

*Juges : { MM. LANDOUZY, professeur.
 { THOINOT et LAUNOIS, agrégés.*

*Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les différentes parties
de l'enseignement médical*

PARIS

JOUBE ET BOYER

IMPRIMEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

15, rue Racine, 15

—
1900
—

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

611

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1900

THÈSE

N

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 18 juillet 1900, à 1 heure

Par Louis Fr. RAFFOUR

—**—

LA MÉDECINE
CHEZ LES MEXICAINS PRÉCOLOMBIENS

Président : M. BRISSAUD, professeur.

*Juges : { MM. LANDOUZY, professeur.
 THOINOT et LAUNOIS, agrégés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.



PARIS

JOUVE ET BOYER

IMPRIMEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

15. rue Racine, 15

1900

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.		M. BROUARDEL
Professeurs		MM.
Anatomie		FARABEUF.
Physiologie		CH. RICHET.
Physique médicale		GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale		GAUTIER.
Histoire naturelle médicale		BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales		BOUCHARD.
Patologie médicale		DEBOVE.
Pathologie chirurgicale		HUTINEL.
Anatomie pathologique		LANNELONGUE
Histologie		CORNIL.
Opérations et appareils		MATHIAS DUVAL
Matière médicale et pharmacologie		TERRIER.
Thérapeutique		POUCHET.
Hygiène		LANDOUZY
Médecine légale		PROUST.
Histoire de la médecine et de la chirurgie		BROUARDEL.
Pathologie expérimentale et comparée		BRISAUD.
		CHANTEMESSE
Clinique médicale		POTAIN.
		JACCOUD.
		HAYEM.
		DIEULAFOY
		GRANCHER.
Maladie des enfants		JOFFROY.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale		FOURNIER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		RAYMOND.
Clinique des maladies du système nerveux		BERGER.
Clinique chirurgicale		DUPLAY.
		LE DENTU
		TILLAUX.
Clinique ophthalmologique		PANAS.
Clinique des maladies des voies urinaires		GUYON.
Clinique d'accouchements		BUDIN.
		PINARD.

Agréés en exercice.

MM.			
ACHARD	DESGREZ	LEJARS	THIROLOIX
ALBARRAN	DUPRÉ	LEPAGE	THOINOT
ANDRE	FAURE	MARFAN	VAGUEZ
BONNAIRE	GAUCHER	MAUCLAIRE	VARNIER
BROCA (Aug.)	GILLES DE LA	MENETRIER	WALLICH
BROCA (André)	TOURETTE	MERY	WALTHER
BHARRIN	HARTMANN	ROGER	WIDAL
CHASSEVANT	LANGLOIS	SEBILEAU	WURTZ
DELBET	LAUNOIS	TEISSIER	
	LEGUEU	THIERY	

Chef des Travaux anatomiques : M. RIEFFEL.

Par délibération en date du 9 décembre 1793, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MON FRÈRE

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MES MAÎTRES

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR BRISSAUD

Médecin de l'Hôtel-Dieu.
Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
à la Faculté de Médecine
Chevalier de la Légion d'Honneur

LA MÉDECINE

CHEZ LES MEXICAINS PRÉCOLOMBIENS

INTRODUCTION

Lorsque nous soumîmes à M. le professeur Bressaud le titre de la présente thèse il voulut bien donner son approbation à notre choix. L'idée première de ce sujet nous avait été suggérée depuis longtemps déjà par M. Georges Raynaud, maître de conférences à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, qui voulut bien, ainsi que le savant américaniste M. Boban et l'éminent professeur de l'Ecole d'anthropologie, M. le Dr Capitan, mettre à notre disposition de nombreux et parfois précieux documents. Fort de ces appuis moraux et matériels nous nous mîmes donc à l'œuvre. Certes les recherches bibliographiques que nous avons dû faire ont été beaucoup plus longues que nous ne le supposions

tout d'abord et même nous n'avons pu fouiller dans bien des ouvrages, soit que nous n'ayons pu nous les procurer, soit que le temps nous ait manqué. Nous avons puisé dans les écrits des auteurs espagnols contemporains de la Conquête, dont quelques-uns étaient allés à la Nouvelle-Espagne à la suite des vainqueurs et avaient étudié sur place les mœurs et coutumes des indigènes. Un des ouvrages les plus importants en ce genre est sans contredit celui du Padre Fr. Bernardino, de Sahagun, moine qui étant allé très jeune à la Nouvelle-Espagne y habita longtemps et y écrivit son ouvrage dans la langue même des habitants, *le nahuatl* ; cet ouvrage, il le traduisit ou plus exactement l'adapta plus tard dans sa langue maternelle. C'est cette adaptation qui de nos jours a été traduite en français par le D^r Jourdanet et M. Rémi Siméon. Une traduction du texte nahuatl, retrouvé depuis quelques années seulement, rendrait de très grands services. Les détails donnés par Sahagun sont certes authentiques comme il le dit lui-même : « Les renseignements que nous venons de donner sur les plantes médicinales et sur les autres objets dont il est fait mention plus haut ont été fournis par les vieux médecins de Tlatelulco, très experts dans les choses de la médecine et qui exercent leur art publiquement » ; et Sahagun nous donne les noms et adresses de ces médecins.

Presque tous les auteurs qui traitèrent de l'histoire de la Nouvelle-Espagne jusqu'aux Mexicains

contemporains nous ont fourni des matériaux. Nous avons glané dans leurs œuvres et ce sont ces divers matériaux épars que nous avons groupés et condensés dans le cadre de notre modeste travail, dans le but d'en faire un tableau représentant ce que depuis quatre siècles et demi on a pu apprendre sur l'état des connaissances médicales des Mexicains précolombiens.

Ne pouvant donner à la présente étude toute l'étendue désirable nous avons dû nous borner et ne présenter qu'une sorte de compendium ; nous nous trouverons heureux si on nous estime interprète fidèle des écrits que nous reproduisons.

Un des nombreux points qu'il ne nous a même pas été possible d'effleurer est l'étude comparée des connaissances médicales des semi-civilisés américains avec celles des hippocratiques.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il est encore impossible d'identifier nombre de plantes et de minéraux décrits par les anciens auteurs ; mais c'est là, nous l'espérons, une lacune qui sera comblée sous peu.

Après un court aperçu sur la civilisation des anciens Mexicains nous étudierons leurs maladies et les remèdes qu'ils leur opposaient, et ayant passé en revue leurs connaissances obstétricales et pharmacologiques, nous dirons quelques mots sur une question qui a déjà fait couler des flots d'encre : l'origine de la syphilis.

Avant d'aller plus loin nous avons à remplir un

agréable devoir : offrir à tous ceux qui nous ont aidé de leur appui l'expression de nos sentiments reconnaissants.

Nous aimons à nous rappeler les premières années de notre vie d'étudiant, passées à l'Ecole de médecine de Besançon où nos premiers maîtres nous ont toujours témoigné le plus bienveillant accueil ; nous sommes heureux de leur rendre hommage. De tous nous gardons un excellent souvenir, mais nous devons une reconnaissance particulière à MM. les D^{rs} Saillard, Gauderon, Prieur, Heitz, Baigue et Bruchon ; que tous veuillent bien recevoir nos sincères remerciements pour les marques d'amitié qu'ils n'ont cessé de nous prodiguer.

Que nos maîtres de la Faculté de Paris aient nos hommages respectueux et reconnaissants. MM. les D^{rs} P. Gastou, chef de laboratoire de M. le professeur Fournier, et G. Marion, chef de clinique de M. le professeur Duplay dans le service duquel pendant plus d'un an nous avons eu l'honneur de faire de la radiographie, nous ont toujours témoigné la plus grande bienveillance ; nous leur sommes particulièrement reconnaissant pour les bons soins que nous avons reçus d'eux en diverses occasions.

Nous nous souvenons avec plaisir du temps que nous avons passé à la Clinique Baudelocque où M. le Professeur Pinard et son chef de clinique, M. le Docteur Funck-Brentano, nous ont accueilli avec sollicitude,

Nous prions M. le professeur Georges Raynaud, M. Boban et M. le docteur Capitan, de vouloir bien agréer nos remerciements sincères et nos sentiments reconnaissants pour les conseils qu'ils nous ont donnés.

M. le professeur Brissaud nous a fait l'honneur d'accepter la présidence de notre thèse ; qu'il veuille bien recevoir l'hommage de notre respectueuse et vive gratitude.

CHAPITRE I

L'ancien Mexique.

Tandis que Dame Nature comblait de ses dons les peuples de l'Ancien-Monde elle se montrait presque marâtre pour ceux de l'Amérique. En effet, dans le continent que révéla Colomb il n'y avait que quatre animaux domesticables; en outre, trois d'entre eux, le renne, le llama et le paco, ne se rencontraient que dans des districts divers et relativement peu étendus, le premier d'ailleurs en des contrées où ne pouvait naître une civilisation, le llama et le paco ne donnant pas leur lait à l'homme et très faibles comme animaux de bât. Quant au quatrième de ces animaux, au chien, son importance civilisatrice, sauf aux très primitives époques, est excessivement faible. Ainsi tandis que chez nous l'âne, le cheval, le bœuf, le mouton, la chèvre, le chameau, l'éléphant, le porc, le renne, (et aussi le chien), nous fournissaient tout ce dont nous pouvions avoir besoin, l'Amérique ne possédait aucun animal de selle ou de trait et, sauf dans une partie du Pérou, de bât; donc ni voitures, ni communications rapides, ni autre commerce que celui très restreint fait par voie d'eau.

Pas d'animaux à lait ; d'où obligation pour la mère de ne sevrer qu'à l'âge de 2 ou 3 ans son enfant, ce qui empêchait tout accroissement sérieux de population. Pas de troupeaux et par conséquent point de ces provisions vivantes de viande qui donnèrent à l'Européen et à l'Asiate les longs loisirs nécessaires pour réaliser des progrès dans toutes les branches de la science, de l'industrie et de l'art ; au contraire un temps énorme consacré à la chasse. Pas d'autres vêtements que ceux fournis par les peaux des animaux sauvages ou tirés des plantes. Ainsi au point de vue du règne animal l'infériorité naturelle de l'Amérique fut excessive.

Si elle fut moins maltraitée du côté des végétaux elle n'avait cependant qu'une seule céréale, la plus productive il est vrai, le maïs, à opposer à toutes les nôtres, et des céréales dépend en grande partie la civilisation ; d'ailleurs, n'ayant pas de bêtes de labour il n'était permis aux Américains de faire que du jardinage et non de la culture vraie.

En présence d'une telle infériorité de la nature, on serait disposé à conclure à une infériorité très grande de l'homme. Il n'en est rien, et si le Nouveau-Monde montra aux conquérants européens des tribus absolument sauvages, il leur en révéla d'autres plus perfectionnées et il les étonna avec les semi-civilisations qui s'étaient créées sur le plateau de Bogota, au Pérou, au Mexique et en Amérique Centrale ; ces deux dernières surtout avaient atteint un degré de perfectionnement très élevé.

De longs siècles après Périclès et César, la Grèce et Rome renaissaient, beaucoup moins parfaites, disons-le bien vite, la première dans le Chiapas, le Yucatan et le Guatémala, chez les Mayas, les Quichés, les Cakchiquels et aussi les Zapotèques, la seconde dans une île du lac de Mexico, île où une tribu guerrière, peu capable peut-être par elle-même de créer une civilisation, avait su par la conquête s'assimiler tous les progrès de ses voisins; les Azteca avaient, en effet, réuni dans leur ville de Tenochtitlan (1) ou Mexico tout ce que l'art, la science, l'industrie, des Zapotèques et d'autres peuples avaient produit de plus parfait; comme les Romains aussi, ils avaient fait prisonnières les divinités des vaincus et leur panthéon comme celui de la Ville Eternelle s'accroissait de jour en jour de façon démesurée.

Disons quelques mots de cette civilisation mexicaine en 1519, lors de l'arrivée de Cortez, avant de nous occuper longuement d'une de ses parties, l'art médical.

L'organisation sociale des Mexica ou Azteca était basée non sur la famille telle que nous l'entendons mais sur la *gens* et sur la tribu. La notion de propriété du sol était inconnue; un droit inaliénable de possession était accordé aux gentes et un simple

1. Tenochtitlan, la « ville des *tenochtli* »; le *tenochtli* est un *nochtli* (Nopal, Cactus, Opuntia) qui pousse dans les fentes des rochers, parmi les pierres (*tell*).

droit de jouissance, à la condition expresse de cultiver, aux individus.

Des fonctionnaires, tous élus et tous révocables, administraient, et des revenus étaient attribués non à leurs personnes mais à leurs fonctions. Chaque gens était gouvernée par un conseil de vieillards et par deux chefs, l'un administratif, l'autre civil et militaire. La tribu avait à sa tête une assemblée composée des 20 *tlatoani* « orateurs », délégués des 20 gentes, et deux chefs exécutifs, l'un président, *speaker*, de l'assemblée, l'autre Tlacatecutli « chef des hommes (braves) » qui dirigeait la police de la ville, envoyait au loin des espions déguisés en marchands, recevait au nom de la tribu les envoyés des autres peuples, et en temps de guerre avait le commandement suprême non-seulement de l'armée de Mexico mais aussi de celles des deux autres tribus confédérées (1) de Tezcuco et de Tlacopan; c'est à ce Chef des Braves qui, en 1519, lors de l'arrivée de Cortez, s'appelait Montezama, que les auteurs espagnols ont successivement donné les titres de cacique, de roi, puis d'empereur. Etrange empereur élu et révocable et dont le pouvoir, sauf le temps de guerre, expirait hors de la ville, car une conquête n'était jamais suivie d'annexion mais donnait lieu à

1. Il n'avait absolument que ce pouvoir dans ces deux autres tribus; celles-ci, en effet, pour toutes les affaires intérieures et même pour leurs expéditions particulières, étaient complètement indépendantes.

l'établissement d'un tribut annuel plus ou moins lourd.

Il n'existait point de castes et les hommes que les anciens auteurs ont pris pour des esclaves n'étaient que ceux qu'un crime (le plus grand de tous était de laisser deux ans en friche son lot de terre) avait fait rejeter de la tribu et qui pour vivre s'engageaient au service de quelqu'un de leurs concitoyens.

Cette organisation se retrouvait, en principe, non-seulement chez les habitants du plateau de l'Anahuac (1), non-seulement aussi chez tous les peuples parlant comme les Azteca la très riche et très harmonieuse langue des Sages, des Nahuatl, mais encore dans tout le Mexique et on peut jusqu'à un certain degré dire dans toute l'Amérique.

Des tribunaux de plusieurs degrés appliquaient un ensemble relativement simple de lois fort sévères. L'armée était bien organisée; elle avait l'arc, la flèche, la massue, des dards, une sorte d'épée faite de tranchants éclats d'obsidienne insérés dans une forte lame de bois, le bouclier, le casque, une cuirasse de coton, etc.

L'agriculture était assez avancée et très honorée; on cultivait le bananier, le cacaoyer, la vanille, le maguey (2) et surtout le maïs; les jardins flottants firent l'admiration des Espagnols. On exploitait des

1. *Atl*, « eau », *nahuac*, « près de ». Près de l'eau, des lacs de Mexico, de Tezcuco.

2. Du maguey on tirait des boissons, du papier, des tissus, etc.

mines d'or, d'argent, de plomb, d'étain, de cuivre. Les Mexicains tissaient habilement le coton, étaient bons potiers, adroits teinturiers (le cramoisi de la cochenille a été inventé par eux), excellents orfèvres, mais surtout ils travaillaient merveilleusement les plumes pour en faire des manteaux, des tableaux, des ornements, etc. Dans leurs grandes villes, bien propres et éclairées la nuit, ornées de magnifiques temples et de belles Maisons Officielles ou *tecpan*, pas de boutiques mais à jours fixes des marchés admirablement entretenus. Ils eurent un vague essai de monnaie constitué avec des grains de cacao. Ingénieurs primitifs mais très habiles, d'autant plus habiles qu'ils n'avaient aucun animal pour les aider, ils surent élever de beaux monuments, édifier (en se servant souvent comme noyaux de leurs constructions de collines naturelles) de hautes pyramides quadrangulaires, établir des ponts solides, transporter de lourdes masses de porphyre à travers de vastes pays accidentés; leur plus stupéfiant tour de force fut d'ailleurs la création même de Mexico dans une île marécageuse. En astronomie (malheureusement comme partout alors fortement imprégnée d'astrologie) ils avaient réalisé de notables progrès, et leur année était de 365 et même de 365 jours 1/4. Les ruines encore superbes, non de Mexico car les sauvages compagnons de Cortez y ont tout détruit, mais de nombreuses autres villes, aujourd'hui les unes vivantes, les autres mortes, du Mexique et de

l'Amérique Centrale, témoignent de leur science architecturale.

Tous les enfants, filles et garçons, recevaient une instruction et une éducation civique, morale et religieuse dans des écoles primaires. Il y avait aussi des sortes de lycées.

Leur écriture n'était guère qu'une peinture didactique mélangée d'idéogrammes et de phonétiques (celle du Yucatan était beaucoup plus perfectionnée que celle du Mexique et se trouvait exactement au stade évolutif inférieur à celui atteint par l'Égypte), mais leur permettait de posséder de nombreux livres d'annales, de religion, d'histoire naturelle, de médecine, etc., etc. Ils conservaient en outre par la tradition orale des chants, des hymnes, des poésies parfois d'un grand lyrisme, d'une haute envolée.

Un corps sacerdotal parfaitement organisé et hiérarchisé (Montezuma fut l'un des deux grands-prêtres *élus* avant d'être *élu* Chef des Braves) était au service d'une religion des forces de la nature et d'un culte dans lequel jouaient malheureusement un trop grand rôle d'épouvantables (1) hécatombes humaines.

A côté de leur dieu tribal, dieu solaire et dieu de la guerre, *Huitzilopochtli* « l'Adroit tourné vers le Sud » (son nom s'écrit par rébus « Colibri Gaucher »), d'un autre dieu solaire, régulateur du monde,

1. Moins, beaucoup moins épouvantables cependant que l'ont prétendu tant d'écrivains.

Tezcatlipoca « le Brillant Miroir », d'un dieu du vent d'est et de la civilisation, *Quetzalcoatl* « Beauté et Sagesse » (graphiquement « Serpent Emplumé »), d'un dieu des monts, des eaux et des quatre points cardinaux, *Tlaloc* « le terrestre », étaient adorées en très grand nombre des divinités des deux sexes parmi lesquelles nous nous bornerons à citer celles qui s'occupaient de l'art de guérir :

Tzapotlatonan « Notre mère du zapote (arbre ; voir la Pharmacologie) » ou *Toci* « Notre aïeule », déesse-mère, nature naturante, inventrice de remèdes contre les maladies de la peau ;

Oxomococipactonal et *Tlatecuinchochicauc*, créateurs légendaires de la médecine :

Nanahuatl, le dieu des bubas ;

Ixtlilton, dieu chtonien, « guérisseur » ;

Yoalticatl ou *Témazcalteci*, protectrice des temazcalli ou bains devapeur,

Tlazōlteotl « déesse d'amour », dont par une déviation voulue le nom finit par signifier aussi « déesse des ordures », et qui présidait non seulement à l'amour mais aussi à ses suites... douloureuses ;

les *Ciuapipiltin* qui protégeaient les femmes mortes en couches ;

Etc., etc..

CHAPITRE II

Considérations générales.

De tous les arts pratiqués par les Mexicains la médecine fut peut-être celui qui attira le moins l'attention des vieux historiens espagnols. Nombre d'entre eux en effet se contentèrent de dire que les médecins indigènes avaient une grande connaissance des herbes et que grâce à elles ils obtenaient des cures merveilleuses, mais malheureusement sans rapporter beaucoup de faits et sans bien indiquer les procédés employés.

Les mêmes nécessités qui conduisirent les Grecs à former une collection des expériences et des observations sur la nature de leurs maladies et sur la valeur de leurs remèdes durent indubitablement déterminer les Mexicains à étudier de sérieuse façon ces très essentielles parties de la science et de l'art de guérir.

C'est aux Toltèques, tribu plutôt mythique, que les peuples de langue nahuatl ont attribué la découverte et l'enseignement des premiers préceptes de la médecine ; naturellement ce sont les dieux et plus spécialement certaines déesses qui firent à ces premiers habitants du plateau de l'Anahuac ce don sacré.

D'après la légende, les barbares Chichimèques ne connaissaient et n'appliquaient aucune médecine. L'un d'entre eux était-il malade, on l'enfermait, on l'abandonnait à lui-même pendant trois ou quatre jours, et si au bout de ce temps ses réflexions n'avaient pas suffi à le guérir une flèche dans la gorge mettait promptement et radicalement fin à ses souffrances (1).

Chez les Mexica, Zapoteca, Nonohualca, et autres peuples semi-civilisés, il n'en était pas de même. La médecine et les médecins étaient tenus en grand honneur ; des jardins botaniques entretenus à grands frais et remplis de plantes rares et précieuses, de savants maîtres, permettaient aux étudiants, le plus souvent fils eux-mêmes de *ticitl* (médecins), de faire de longues et fructueuses études et à tous, jeunes ou vieux, d'expérimenter les propriétés et les usages de chaque variété végétale.

De très-fréquentes dissections avaient dû leur procurer une connaissance assez grande de l'anatomie ; il est regrettable qu'un seul auteur espagnol, Sahagun, ait cru devoir nous renseigner à ce sujet, mais il ne l'a fait que dans son manuscrit nahuatl découvert il y a quelques années seulement et en-

1. Cette légende est peut-être vraie concernant des tribus sauvages plus ou moins vaguement apparentées aux Chichimèques, mais elle est absolument fautive concernant les tribus aussi civilisées que celles de Mexico, et qui n'étaient barbares et Chichimèques, c'est-à-dire chiens, que dans le langage de leurs frères ennemis, les Aztecs.

core inédit ; dans son adaptation espagnole il a, sous le titre *Anatomie* et ce dans la louable intention de ne pas offusquer ses chastes lecteurs, remplacé la description « des diverses parties du corps de l'homme et de la femme » par une histoire ecclésiastique, très édifiante peut-être mais fort peu intéressante pour nous.

Le fruit des observations des *ticitl*, le résultat de leurs expériences, étaient consignés de rudimentaire mais suffisante façon dans des traités spéciaux écrits en ce que M. Aubin a appelé « peinture didactique ».

Des hôpitaux dotés d'amples revenus recueillaient dans toutes les grandes villes les malades atteints de cas graves et n'ayant personne pour les aider ; là ils étaient soignés par des docteurs... et par des doctresses (nombre de femmes, principalement dans l'Ouest, s'adonnaient à l'art d'Esculape et surtout à celui de Lucine) et par des gardes-malades expérimentés.

Les cures d'air, les changements de climats, étaient fort appréciés, et Herrera nous dit que de tous les points du pays des malades, des convalescents, venaient au Michuacan faire ou parfaire leur guérison.

L'hygiène était tenue en haute estime et surtout considérée comme préventive.

Si les médecins étaient très honorés, très protégés, en revanche ils ne s'enrichissaient guère, car ils étaient nombreux et leur rémunération était des

plus faibles. Malgré cela, nous le répétons, ils étaient des hommes d'un savoir solide. Les esculapes, trop souvent simples et ignares barbiers, venus d'Espagne essayèrent bien de les discréditer et Herrera nous rapporte à ce sujet une anecdote caractéristique que nous allons brièvement résumer. Un célèbre médecin indigène du Michuacan, ayant été cité à comparaître sous l'accusation de charlatanisme devant le Collège des Médecins de Mexico, pria ses juges de sentir une certaine herbe, ce qui produisit une abondante épistaxis ; alors, après les avoir railleusement invité à arrêter le flot de sang, les voyant incapables de le faire promptement, il leur administra une poudre qui produisit immédiatement l'effet désiré. Ce sont là choses qui ne se pardonnent et le fer ou le gibet, le feu peut-être, dut promptement apprendre à ce trop savant indigène ce qu'apprirent aussi très vite tous ses confrères, c'est qu'un vaincu ne doit pas être plus intelligent que son vainqueur. Aussi l'art médical tomba-t-il bientôt complètement entre les mains des Blancs et parvint-il rapidement à un tel point de dégénérescence que ce n'est que de nos jours qu'il a recommencé à mériter l'attention.

Il est fort difficile de se rendre un compte exact de la façon dont les anciens Mexicains comprenaient la nature des maladies et l'effet des moyens employés pour les combattre. Tant que nous n'aurons à notre disposition que les ouvrages publiés jusqu'à ce jour, tant qu'une nouvelle lumière n'aura pas été jetée sur notre sujet par la masse de documents encore

inédits, nous serons porté à admettre que pour les anciens habitants de l'Anahuac et des pays environnants, la pathologie, l'étiologie et la symptomatologie n'existaient pas. Ils ne voyaient probablement que les faits les plus saillants, et à telle ou telle catégorie de faits devait répondre telle ou telle thérapeutique. Ils faisaient de la médecine par équation. Rien ne nous dit malheureusement quelle était la nature de leurs maladies les plus communes et ne détermine surtout les nombreuses épidémies qui les décimèrent à différentes époques de leur histoire.

Bien que toujours empirique, c'est-à-dire uniquement basée sur l'observation des maux et sur l'expérience des remèdes, leur pratique n'était pas cependant dénuée de tout raisonnement et de vues générales.

On peut penser en effet qu'ils avaient réfléchi aux avantages que l'on peut tirer de certains moyens thérapeutiques encore fort employés aujourd'hui. Nous voulons parler de la révulsion, des purgatifs, de la saignée et de certains résolutifs. Dans leur emploi ils n'agissaient pas toujours *in loco dolente*, et il est certain que ce n'est que par le raisonnement qu'ils avaient découvert des procédés agissant sur les états inflammatoires d'organes éloignés des points d'application.

Quoique parmi leurs remèdes on en rencontre fréquemment qui sont tirés du règne animal et aussi du règne minéral, les végétaux constituaient la base principale de leurs médecines. Ils avaient donc

été obligés d'étudier minutieusement l'action des plantes sur l'organisme humain, et s'il est vrai que parfois un judicieux esprit de critique n'avait pas présidé à leurs observations, il faut reconnaître que dans la plupart des cas ils n'avaient point fait fausse route et que quantité de résultats obtenus par eux sont probants à cet égard.

Le nombre des substances naturelles qu'ils employaient était considérable ; Don Francisco Carbajal Espinosa dit que « nous en avons les preuves convaincantes dans le meilleur ouvrage d'histoire naturelle du Mexique (il veut parler de *Hernandez*) dans lequel il est dit qu'ils connaissaient et dénommaient plus de 1200 plantes, plus de 200 espèces d'oiseaux et un grand nombre de quadrupèdes, reptiles, poissons, insectes, etc., et de minéraux »

Ils employaient, comme en le verra plus loin, des purgatifs, des émétiques, des diurétiques, des sudorifiques, des fébrifuges, des sternutatoires, etc. Le nombre de leurs diurétiques était très grand, ce qui semblerait indiquer une fréquence des maladies des voies urinaires ; ils étaient d'ailleurs atteints souvent de la gravelle, de la pierre ; cela était probablement dû à leur mode d'existence et surtout à leur régime alimentaire. « L'énumération de toutes les plantes, résines, matières minérales, drogues simples ou composées, employées par eux pour combattre les maux qu'ils connaissaient serait infinie », écrit encore Carbajal Espinosa. Tous ces médicaments s'administraient sous forme d'infusions ou d'apozèmes, de

décoctions ou d'extraits, de poudres, d'emplâtres, d'onguents, d'huiles et d'électuaires.

Ils connaissaient aussi deux sortes de baumes dont Pline et les anciens naturalistes font mention, l'opobalsamum que distillait un arbre de la famille des Baumiers et le xilobalsamum obtenu par décoction des branches de la même plante.

Le commerce de la pharmacie était libre, car tous ces remèdes se vendaient dans les *tianquiz* ou marchés; Cortez, décrivant (*Cartas, apud Lorenzana*) le grand Tianquiz de Mexico, dit entre autres choses : « C'est une rue d'herboristes où sont toutes les racines et les herbes médicinales que l'on trouve dans la terre. Ce sont des maisons semblables à des boutiques où se vendent les choses de la médecine, celles qui s'absorbent et celles comme onguents et emplâtres ».

Quelques-uns des remèdes employés par les Mexicains précolombiens sont venus enrichir la thérapeutique européenne ; parmi les plus importants on peut citer : le liquidambar, le copal, la résine d'aloès, la salsepareille, le jalap, le gaïac, des baumes, etc.

Les médecins et surtout les prêtres ont fort bien connu aussi l'usage de certaines plantes intoxicantes, produisant des ivresses qu'ils savaient doser depuis la simple gaieté jusqu'aux états d'hallucination dans lesquels on pouvait communiquer avec les dieux, aller en leur demeure, leur causer, leur parler, et rapporter ensuite aux autres hommes les ordres des

divinités, ordres d'autant plus agréables aux sacerdotés que ceux-ci pour mieux les préciser ne dédaignaient nullement la suggestion et semblent avoir quelque peu connu, soupçonné tout au moins, les pratiques de l'hypnotisme ; mais ce sujet appartenant, en l'état actuel de l'américanisme, à un genre de recherches un peu différent du nôtre, il est préférable que nous n'insistions pas.

Naturellement, comme tous les primitifs, comme tous les barbares, ils avaient une grande science des poisons et surtout de leurs mortels effets.

Il était une autre sorte de procédés de guérison n'ayant qu'un très lointain rapport avec l'art médical. Nous voulons parler des pratiques religieuses et superstitieuses qui, comme dans bien des campagnes arriérées de notre très moderne Europe, tenaient une fort grande place à côté des remèdes véritables. Une science vraie était presque toujours mêlée à d'étranges simagrées. Le thérapeute invoquait les divinités du ciel et de la terre, prononçait des paroles cabalistiques accompagnées de gestes, de passes tout aussi occultes, faisait des conjurations, tirait des augures et des horoscopes, et surtout se livrait à une formidable débauche de longs discours appropriés. Soufflant sur la partie dolente pour chasser l'esprit, appelant volontiers à son aide la superstition, affirmant que par de longues aspirations il pouvait enlever le mal, retirant de sa bouche des épines, des petits os, des parcelles de charbon, qu'il feignait extraire du corps du patient, il disait que

c'était là la cause de la souffrance. Les bonnes gens n'y voyaient rien et étaient d'autant plus enthousiastes de leur médecin qu'il se moquait plus intrépidement d'eux. Il n'en était pas de même des grands personnages, des gens de haute éducation. Ceux-ci perçaient à jour toutes ces supercheries et, quelle que fût la science du médecin par eux appelé, ils étaient quelque peu en défiance de lui. C'est pour ce motif et pour d'autres faciles à comprendre qu'il advenait parfois aux ticitl des désagréments tels que celui que cite Torquemada dans sa *Monarchia Indiana* lorsqu'il dit qu'aux obsèques du Grand Orateur, premier magistrat du Michuacan, on sacrifiait sur la tombe du défunt « quelques-uns des médecins qui n'avaient pas pu le guérir afin d'apporter un correctif au mauvais succès du traitement de la maladie du chef décédé ».

CHAPITRE III

Maladies. — Chirurgie

Nous allons maintenant d'après la *Historia de las Cosas de la Nueva-España* de Fray Bernardino (de Sahagun), l'ouvrage dans lequel on trouve le plus de renseignements sur ce sujet, rapporter les diverses maladies connues par les anciens Mexicains et les remèdes y appliqués.

Nous suivrons l'ordre dans lequel ce moine érudit a classé ces diverses maladies, en commençant par celles de la tête, des yeux, des oreilles, des dents et du nez, continuant par celles du cou, de la gorge, des seins, des côtés et du dos, de l'estomac, du ventre et de la vessie, etc.

Maladies de la tête. — La *horquilla* ou maladie des cheveux fourchus, peut-être une sorte de teigne ou une maladie parasitaire analogue, était traitée de la façon suivante. On rasait de près la chevelure, on lavait la tête ainsi dénudée avec de l'urine, on la frottait avec une herbe appelé *nanacace* (1), puis on faisait un second lavage d'urine. Si on ne coupait pas les cheveux on les frottait, toujours après le

1: *Nanacace*. Voir l'explication des noms nahuatl au chapitre VII, Pharmacologie.

même lavage que dessus, avec de l'onguent jaune mêlé de suie, et l'on couvrait ensuite la tête avec une terre employée également en teinture puis on répandait par-dessus la poudre de l'écorce de l'arbre *quauh tepuztli*.

Contre les pellicules, après avoir été rasé et lavé à l'urine, on buvait une décoction des plantes *coyo-xochitl*, *amolli* et *iztauhyatl*, ou bien l'on se frottait avec la poudre du noyau de l'avocat, mêlée à de la suie, et on employait ensuite la terre noire et la poudre d'écorce précitées.

Les croûtes galeuses de la tête entraînaient comme traitement : rasage de la tête, lavage à l'urine, poudre du noyau de l'avocat répandue sur le cuir chevelu, ou bien lavage avec de l'eau dans laquelle on avait fait macérer de la résine *oxitl* mêlée à de la poudre de graine de cotonnier ou à de l'absinthe du pays, en ayant bien soin de chauffer le tout avant l'application.

Pour les abcès et les gros boutons de la tête, on employait une mixture de tabac en poudre et d'un peu de chaux, ou bien on faisait des incisions cruciales, on en exprimait la matière, puis on lavait avec de l'urine et on y appliquait avec les barbes d'une plume un emplâtre d'*oxitl* ou d'*ocototzl*.

Les migraines étaient combattues par les moyens suivants : sentir l'herbe *ecuxo* ou les feuilles vertes de *picietl*, se serrer la tête avec un linge et faire des fumigations parfumées. En cas d'aggravation, priser la poudre de l'herbe *çoyatic*. Si les dou-

leurs augmentaient encore, aspirer par le nez la même poudre avec un peu d'eau. Si tout échouait, faire une saignée à la tête.

Les blessures et plaies de la tête étaient, après lavage à l'urine, recouvertes avec le suc du *metl* ou maguey cuit. S'il se formait du pus, on recouvrait la plaie avec des feuilles moulues de *chipilli* ou de *toloa*, mêlées à du blanc d'œuf. S'il existait une fracture de l'os, on devait prendre un osselet très mince, rapprocher les parties brisées et appliquer par dessus le tout le suc de la feuille de maguey cru ou cuit.

Contre les douleurs et les maladies purulentes des oreilles, prendre le suc tiède de l'herbe *coyoxochitl* mêlé à du *chilli* et en mettre quelques gouttes dans l'oreille trois fois par jour et autant de fois pendant la nuit, ce qui faisait sortir le pus. On pouvait aussi râper le coquillage *cuechtli*, en mêler la poudre avec de l'eau tiède et du sel et introduire dans les oreilles quelques gouttes de ce mélange.

Voici le traitement des plaies qui se forment aux parties extérieures des oreilles : pulvériser la feuille de *coyoxochitl*, la mêler à de l'*axln* ou à de l'*ocotzotl*, et appliquer sur le mal, ou bien appliquer du blanc d'œuf mêlé à la plante *cicimatic* ; on pouvait aussi employer le *chipilli*, le noyau du fruit de l'avocatier et diverses autres plantes.

Le gonflement du visage occasionné par les maux d'oreille et appelé *nacazqualoliztli* (1) réclamait

1, *Nacazqualoliztli*. De *nacaztli* « oreille » et *qualo* « être privé ».

l'application d'une plante astringente quelconque mêlée à de l'*oxitl* et de la suie, avec du sang.

Ceux qui avaient le visage contus et enflé devaient employer les moyens suivants : manger l'animal *tapayāxin* bien cuit ; un purgatif, surtout la racine d'*ololtic*, était aussi très apprécié, que l'effet s'en fit ressentir par le haut ou par le bas ; si cependant l'estomac était par trop remué on buvait du bouillon de poule ou un *atolli* nommé *yolatolli* (1) ; comme adjuvant les malades absorbaient une décoction de *tlatlauhqui* privé de son écorce.

Les taches de la peau qu'ils observaient d'ordinaire en même temps que les ulcères, les *bubas* (2), le mal des aines ou quelque ulcère interne, se traitaient avec la plante *tletlemaitl* pulvérisée et dont on buvait le suc avec de l'eau. Après avoir absorbé à quatre reprises de ce breuvage le malade devait prendre quelques bains et appliquer sur les taches de la plante *yichcayo* pulvérisée ; la guérison s'ensuivait. Cette maladie des taches de la figure atteignait communément les accouchées, surtout quand leur travail avait été excessif ; elles devaient boire une décoction de toutes les plantes citées plus haut et prendre quelques bains au sortir desquels elles se frottaient tout le corps avec la poudre de ces mêmes plantes.

1. *Yolatolli*. Bouillon, potage, breuvage (*atolli*), fait avec de la chair d'êtres vivants (*yoli*).

2. *Bubas*. Voir le chapitre V, sur la syphilis.

Les rugosités et trous de la peau occasionnés par la petite vérole (P) et les autres maladies semblables se traitaient ainsi : prendre de l'urine chaude, s'en laver la figure, se frotter avec du piment jaune moulu, se laver à nouveau avec de l'urine ou du suc de copal. L'usage constant du suc chaud de l'*azpan* et de celui du *tlatlauhqui* pris avec de l'eau faisait évacuer par l'urine du sang ou du gravier. L'usage des purgatifs et l'abstinence de *pulque* (1), de graisse, de poisson et d'autres choses nuisibles étaient également très utiles. Il semble certain que dans cette dénomination de rugosités du visage on peut reconnaître l'acné sous toutes ses formes ; le traitement par les purgatifs et la recommandation de s'abstenir de *pulque*, graisse, poisson, etc., est d'ailleurs encore aujourd'hui un des meilleurs remèdes contre cette maladie.

Maladies des yeux. — Au début d'une maladie des yeux, on conseillait de moudre l'herbe *iztecauhtimixitl* et d'en appliquer un emplâtre tout autour de la région orbitaire, ou bien de faire couler dans les yeux quelques gouttes de *pulque* que l'on avait laissé passer la nuit au serein, ou du suc de feuilles de cerisier, ou du lait du chardon nommé *chicalotl*, ou du suc des bourgeons de *mizquitl*. Quelques jours après, on devait instiller dans les yeux quelques gouttes du suc de *tonalchichicaquiltil* ou du lait de l'herbe *tlachinolletzmitl*. Les purgatifs et

1. Le *pulque* ou *octli* est la boisson extraite du maguey par les Mexicains. Il y en avait de plusieurs qualités.

l'usage de la boisson *xoxouhcapatli*, employée aussi en compresses sur la tête, étaient en outre recommandés, de même que la saignée.

Les cataractes des yeux se raclaient et se ratisaient, avec de la racine de *cocoxtic*, et le soir on instillait dans les yeux quelques gouttes du suc exprimé de cette même plante. L'intérieur des paupières pouvait aussi se racler avec une plante âcre, le *çacamalinali*; immédiatement après, instillation de quelques gouttes de pulque exposé au serein et friction autour des orbites avec le baume *acaoxitl*. L'usage en boisson de l'eau d'*iztacquauitl*, les purgatifs et les saignées, étaient également recommandés en pareil cas. L'appellation de cataracte employée pour désigner la maladie dont nous venons d'indiquer le traitement ne doit pas répondre au sens actuel du mot mais désigner l'opacité et les taies ou ulcères de la cornée plutôt que l'altération du cristallin. Cependant, dans le paragraphe suivant, l'auteur parle de taies dans les yeux, et même de taies de la pupille (il s'agit ici de la cornée).

Les premières se traitaient par des instillations de suc d'*azcatzontecomatl*; si la cuisson qui s'en suivait était trop vive on recommandait de calmer la douleur par une instillation de suc de *tlalayotli*. La saignée était également indiquée.

Ils pansaient les plaies de la pupille avec de la fiente de lézard mêlée de suie et délayée dans de l'eau ou bien encore avec un mélange de jus de tomate et de vert-de-gris. Que désignaient-ils donc

sous l'appellation de cataracte ? L'absence d'indication de symptômes ne permet pas de le savoir exactement ; peut-être s'agit-il de ptérygion, de pannus ou même de lésions syphilitiques de la cornée.

Les ramifications sanguines des yeux, sans aucun doute la conjonctivite, se traitaient par le soulèvement de la membrane au moyen d'une épine de maguey ; cette opération permettait d'inciser la conjonctive pour y introduire quelques gouttes de lait de femme mêlé au suc du *chichicaquilitl*. On instillait également dans ce cas quelques gouttes de suc d'*yiztaquiltic*.

On conseillait aux aveugles d'éviter le soleil, le vent, le froid et une trop grande clarté.

Maladies du nez et de la gorge. — Le coryza ou catarrhe du nez se guérissait avec le *yecuxoton* ou le *picietl*. Il fallait en sentir les feuilles vertes ou pulvérisées et s'en frotter avec le doigt l'intérieur de la bouche pour que l'humeur fût expulsée. On recommandait de s'abstenir de boissons ou d'aliments froids et d'éviter l'air, le froid et le soleil.

Contre le coryza des nouveau-nés, il fallait introduire dans les narines du petit malade quelques gouttes de la rosée du matin ou du lait de sa mère ou encore du suc de la racine de *cimatl*. On lui frottait également le nez avec le doigt mouillé de jus de tomate ou de sel d'*ocotzotl*, et on devait aussi le préserver du froid, de l'air et du soleil.

La rugosité et la sécheresse du nez se traitaient de la même manière que les taches de la peau déjà

citées. Si le mal n'était pas considérable, on faisait seulement un lavage avec de l'urine ou avec une décoction d'*azpan* ; ou bien encore on faisait fondre un peu d'*ulli* mélangé avec du sel et on l'appliquait sur le nez. Les lavages avec de l'eau chaude ou avec de l'encens du pays étaient aussi indiqués. Contre la maladie des croûtes du nez qu'ils attribuaient aux ardeurs du soleil ou aux suites d'un voyage, on faisait laver le nez avec un mélange dans l'eau de racine *iztacpatli*, de *chichipiltic* et d'encens. Il fallait boire en même temps du jus de tomates jaunes, s'en humecter le nez, les lèvres et les dents ; ou bien se frotter le nez avec de l'onguent jaune nommé *axin* ou du miel d'abeilles ou de maguey.

Les blessures et coupures du nez se soignaient en faisant une suture avec un cheveu et en mettant sur la suture un peu de miel blanc additionné de sel. Si malgré ces soins une cause quelconque amenait la chute du nez, la prothèse entraînait en jeu et on remplaçait le nez disparu par un postiche.

Pour l'enrouement, on se badigeonnait la gorge avec de l'*ulli*, on buvait du miel d'abeilles et on se faisait instiller quelques gouttes de miel dans le nez.

Maladies de la bouche. — L'exfoliation des lèvres qui survient à la suite d'un excès de froid ou de chaleur se pansait avec du miel blanc, du miel de maguey ou de l'*ulli* fondu. Si cette exfoliation était produite (selon eux) par une inflammation du foie on employait comme topique la poudre de

tlatlauhcapatli. La même poudre servait encore dans ce cas à se frictionner les dents et se buvait aussi en décoction.

Les plaies accidentelles des lèvres se suturaient comme celles du nez avec un cheveu et l'on étendait sur la blessure un peu de *meulli* ou suc de maguey fondu. En cas de cicatrisation vicieuse, on faisait une incision, on cautérisait la plaie, on suturait à nouveau et on pansait avec du *meulli* comme la première fois.

Quand les gencives étaient gonflées, il fallait s'y faire des incisions et y appliquer du sel en le faisant pénétrer avec le doigt. Pour apaiser le mal de dents, on prenait un ver qui naît dans la fiente, on le pulvérisait avec de l'*ocotzotl* et on appliquait ce mélange sur la joue du côté malade. En même temps on introduisait un grain de sel dans la dent cariée et on appliquait sur celle-ci un piment chauffé (1). La gencive était incisée et on mettait par-dessus de la plante nommée *tlalcacauatl*. Si ces moyens échouaient, on pratiquait l'extraction de la dent et un peu de sel était mis dans l'alvéole vide.

Les notions que possédaient les Mexicains relativement à l'hygiène de la bouche étaient des plus étendues.

Voici en effet les conseils qu'ils donnaient : pour éviter les maux de dents il est bon de s'abstenir de tout aliment trop chaud et d'éviter de boire de l'eau

1. Ceci se fait encore aujourd'hui en Languedoc.

très froide après avoir mangé chaud ; après le repas on se nettoiera les dents en prenant soin d'enlever au moyen d'un petit morceau de bois les parcelles de viande qui se sont introduites dans leurs interstices, et cela pour éviter la carie.

Nos meilleurs dentistes ne donneraient pas de plus sages conseils.

Il est bon, ajoutaient-ils, de chercher à éviter l'inconvénient occasionné par le tartre des dents ; pour cela il faut se rincer la bouche avec de l'eau froide et après avoir frotté les dents avec de la poudre de charbon se laver avec de l'eau salée. La racine appelée *tlatlauhcapatli* leur servait de brosse pour se frotter les dents avec un mélange de sel, de piment et de cochenille. Ils avaient un remède, le *tlilticamiaualli* qui, paraît-il, n'était guère bon que pour les dents devenues noires. Comme autres dentifrices ils employaient l'urine, l'eau, leur encens, et une écorce nommée *quauhteputztl* sous forme de poudre ou de décoction. Ils conseillaient d'enlever de toute façon le tartre durci au moyen d'un instrument et d'appliquer à sa place un peu d'alun, de sel, de piment et de cochenille.

Les gonflements de la langue et autres petites tumeurs du même organe étaient piqués pour en faire sortir le contenu, sanguin ou autre. La plaie qui en résultait était pansée avec du sel et de la charpie et le malade devait boire de la décoction du bois *iztacquauitl*, ce qui favorisait l'expulsion

du sang décomposé et faisait évacuer du sable dans l'urine.

Si la langue devenait grosse et tuméfiée, ils se lavaient la bouche avec un liquide acide et tiraient du sang de cette langue en y faisant des piqûres à la face inférieure. Ils touchaient avec de l'alun qu'ils laissaient même en place les feux et les ampoules de cet organe. Ils se lavaient en même temps avec une eau nommée *xocoatl* et avec le suc d'une tomate douce, la *miltomatl*.

Si la langue sortait de la bouche il fallait la frotter avec de l'*ulli*.

Selon eux le bégaiement des enfants provenait de ce qu'ils avaient têté trop longtemps; il fallait dans ce cas, prétendaient-ils, les sevrer et les faire manger le plus tôt possible.

Ils pensaient les morsures de la langue comme les blessures avec du piment cuit, du sel ou du miel d'abeilles ou de maguey.

Maladies des régions du cou et du thorax. — Pour combattre le goître et le gonflement du cou, ils prescrivaient de se frotter la partie gonflée avec la main, d'y appliquer un mélange de *cocoxiuitl* et de la suie qui se forme sur les pots, de boire une décoction d'*acaxilotic* et de pratiquer une saignée.

Si le cou était perclus il était bon de prendre des bains et de serrer avec les mains la partie malade. En cas d'insuccès à la suite de ce traitement, il fallait employer en emplâtres les herbes *tzitxicoxcoztli*, *tecomaxochitl*, *coyoxochitl* et *quimichpatli*.

Les maladies des glandes du cou réclamaient l'incision avec un petit couteau, et après en avoir extirpé le contenu on y appliquait un pansement bien chaud composé de *picietl* moulu et de sel.

En cas de gangrène il fallait prendre une feuille de maguey, la couper en morceaux, les faire sécher au soleil, les pulvériser, et panser avec cette poudre.

Les abcès du cou se lavaient avec de l'urine et se pansaient avec les plantes nommées plus haut et réduites en poudre. De plus, on appliquait largement sur ces abcès beaucoup de sel *iztauhyatl*, *calcuechtli*, *yapaxiuitl*. Contre la toux, on se frictionnait la gorge avec le doigt et on buvait dans de l'eau de la racine nommée *tlacopopotl* ou une macération de chaux et de piment ou encore une décoction d'absinthe du pays ou bien une boisson faite avec la racine du *pipitzauc*. Ces moyens amenaient, paraît-il, l'expulsion des flegmes par en haut ou par en bas. On recommandait en outre de boire une décoction d'*yiztaquiltic*, de l'eau bouillie avec des piments, ou des infusions de *chipilli* ou de *coatli*, ou un peu de *pulque*. Il fallait ne manger que des viandes rôties ou grillées, éviter les choses froides, se priver de cacao et de fruits, de pulque jaune ou *aocli*, se préserver du froid et de l'air, bien s'envelopper et prendre des bains. Voici le mode d'administration qu'ils employaient pour faire prendre aux enfants les infusions désignées plus haut : imbiber deux ou trois fois avec ces infusions un tampon de coton

gros comme la moitié d'un œuf et faire boire à l'enfant en exprimant le coton.

La nourrice devait boire également les mêmes infusions.

Maladies des seins, des côtés et du dos. — Contre la douleur de poitrine les médecins ordonnaient de boire deux ou trois fois par jour des décoctions tièdes des racines que nous venons de citer. Il était recommandé au malade de manger tard et de boire de l'eau d'*expatli* composée de plusieurs plantes bouillies avec des graines de calebasse et du piment. C'était cette même eau que buvaient les courriers et les messagers durant leur route pour éviter que leur poitrine *ne s'ouvrit*.

Il était recommandé aux femmes qui avaient peu de lait de boire deux ou trois fois en sortant du bain une décoction de la racine *tacanalquiltic* et de se laver les seins avec du *tequixquitl* (1). Le premier lait qui était secrété après ce traitement était légèrement purgatif. Pour purger tout à fait l'enfant on lui donnait au moyen d'un tampon de coton deux ou trois gouttes de la décoction. La nourrice ne devait pas manger d'avocat ; il lui était recommandé de boire de l'eau de calebasse bouillie ou de *cuetlaxochitl* et de manger de l'*ixcauitli* ou des verges de petits chiens rôties.

On appliquait sur le gonflement des seins un mé-

1. *Tequixquitl*. Le tequisquite des Mexicains d'aujourd'hui ; efflorescence saline.

lânge de poudre d'*ixiayaua* et d'*eloquiltic*. Ce traitement faisait mûrir le mal en amenant la résorption ; si ce remède ne produisait pas d'effet, il fallait inciser et panser la plaie avec les mêmes plantes.

Si la gangrène survenait, au même emplâtre on ajoutait de la poudre de *chichicaquilil* et de l'*ocotzotl*. Il fallait en outre boire une décoction de *tetetzmític*.

Les douleurs de la poitrine, du dos, des côtes, les courbatures en général, étaient traitées avec des emplâtres faits des plantes que nous venons de citer et auxquelles on ajoutait de l'*axin* et appliqués après un lavage avec de l'eau d'absinthe du pays. Contre les démangeaisons on prescrivait des bains et des boissons de décoction des plantes précitées.

Les *niguas* (1), nommées *qualocatl* et qui venaient sur le dos et aux pieds, se traitaient par l'abstinence de pulque et par des lavages. Quelques personnes appliquaient un emplâtre de *toloa* séché au soleil et pulvérisé ; si par ce moyen la tumeur se ramollissait on y épandait de la poudre d'*iztacpatli*.

Si le remède échouait, il fallait faire une double incision cruciale, extraire les petits vers qui se trouvaient dans la nigua, et panser la plaie avec les mêmes poudres additionnées de suie et de chaux ; l'emplâtre d'*ocotzotl* était aussi très recommandé. D'autres praticiens traitaient cette maladie avec une

1. *Niguas*: petites tumeurs formées par le *Pulex indicus*, chique, ciron parasite vivant sous la peau.

feuille de maguey arrangée en emplâtre sur la tumeur incisée, en prenant soin de mettre bien en contact le remède avec le mal. D'autres enfin brûlaient sur la tumeur, pour la cautériser, un peu d'*oxitl* et pansaient avec un emplâtre d'*ocotzotl* mêlé à du *yauhtli*. Le malade ne devait manger que des tortillas et des œufs et s'abstenir de *chilli*, de viande, d'*atolli* chaud, de boisson de cacao et de pulque. Comme boisson, l'eau froide et la décoction de gayac lui étaient seules permises.

On faisait prendre à ceux qui toussaient beaucoup et expectoraient en abondance avec des crachats sanguinolents une décoction de *teouaxin* additionnée de piment et de sel. Une autre boisson également prescrite dans ce cas était celle d'*ixtac chichicquauitl* cuit dans du pulque. Si l'on faisait usage de ce dernier remède, il ne fallait pas boire immédiatement après ni manger de fruits ou autres choses froides, mais on pouvait prendre un peu de pulque. Une macération, faite au soleil, du bois *chichinalquauitl* et une infusion de *tlapalezquauitl* mêlée d'un peu de *tequixquitl* rouge étaient recommandées également. On les buvait alternativement de deux jours l'un.

Les malades qui crachaient le sang buvaient de la boisson de cacao mêlée aux espèces aromatiques appelées *tlilxochitl*, *mecaxochitl*, et *uei nacaztli* et à une espèce de piment nommé *chiltecpin* bien torréfié, avec addition d'*ulli*. Tout cela pouvait se boire dans du pulque, à condition cependant qu'il n'y eût

pas d'*ulli*. Le malade pouvait encore prendre la décoction de *tlapalezquauitl* ou le bol nommé *ezpatli* composé avec un grand nombre de plantes moulues et qui s'administrait mêlé à de l'eau.

Maladies de l'estomac, du ventre et de la vessie. —

Contre le mal d'estomac, les médecins mexicains ordonnaient de se purger en mangeant deux ou trois pignons bien torréfiés et nommés *quauhtlatlatzin*. Pour arrêter les selles diarrhéiques on faisait boire du *yolatolli* ou du jus de tomate jaune mêlé à du piment et à des pépins de calebasse ; on prescrivait aussi dans le même cas la décoction de *chichicquauitl* ou de l'eau de chaux. Le traitement comportait en outre des lavements faits avec un mélange de *xoxocoyoltic* mêlé de *xococotl*. De cette façon l'estomac était nettoyé, le malade expulsait quelques vers et le mal s'en allait par l'urine. Pour terminer le traitement, on buvait du *yamanquipatli*

Pour calmer les coliques de misère ils plaçaient un suppositoire fait avec de la suie, du *tequixquitl*, de l'*ulli* et du piment.

Les selles blanches ou mêlées de sang se traitaient en prenant l'infusion des feuilles de la plante *ciupatli* cuites avec de la suie et du blanc d'œuf ; on buvait aussi la boisson de cacao mêlée d'eau de chaux ; l'eau de chaux devait être préparée la veille et l'eau de cacao additionnée d'un peu de piment torréfié. Le malade mangeait des tortillas faites avec du maïs ; il devait se priver de toute espèce de viande bouillie ou rôtie ; si l'envie d'en manger

était très grande chez lui il devait se contenter de bouillon salé.

La diarrhée qui attaque les enfants et aussi les grandes personnes se traitait avec la décoction de la racine de *tzipipatli*, La nourrice du petit malade devait également en boire. Si le malade était un adulte on lui faisait prendre un *atolli* fait avec une graine nommée *chiantzotzotl* mêlée à la pâte d'une autre graine nommée *chian* ; pour que le malade bût ce breuvage avec plaisir on y ajoutait un peu de piment moulu. Les enfants prenaient ce breuvage sans addition de piment ou bien on leur donnait une décoction de la racine d'*ixtacquauitl* mêlée à un peu de cacao moulu. Si ces remèdes demeuraient sans effet, il fallait administrer un lavement avec trois ou quatre onces d'*axin* fondu ou lui faire boire de l'eau d'*axin* bien cuit ; en cas de trop forte répugnance pour ce médicament on donnait simplement du bouillon de poule.

Le malade atteint de strangurie buvait l'eau de la racine *amaxtlatl*, pure ou mêlée au cacao, ou bien du pulque additionné de piment et de graines de calebasse.

Les douleurs de la vessie se soignaient en buvant une décoction faite avec les graines précitées et pulvérisées et mêlée à du cacao ou à du pulque, Avant tout le malade devait prendre des lavements avec de la poudre de *cacamotic* ou boire une décoction d'*icxtacquauitl* ou d'*ixtacaxixpatli* avec du pulque, ou bien une autre décoction faite avec un

peu de poudre de la queue du *tlalquatzin* mâle et de celle de sa femelle.

Il arrivait quelquefois, paraît-il, aux Mexicains d'avoir le canal de l'urine fermé à cause de quelques matières épaisses qui l'obstruaient ou à la suite de mauvaises digestions. Il est certain qu'il s'agit là de la blennorrhagie ; l'humeur du membre dont il est parlé à propos de l'usage de certaines plantes dans le chapitre sur la Pharmacologie en est également une preuve.

Dans ce cas ils prenaient des lavements (peut-être ce mot lavement désigne-t-il aussi les injections uréthrales) avec la racine *cococpatli* et le *tzontecomaxochitl*.

Les hémorroïdes se traitaient en buvant des décoctions de *tletlmaitl* et en employant en lavement la même décoction ; il s'agit là du traitement des hémorroïdes internes ; si elles étaient au dehors on appliquait sur elles la poudre de la même plante.

LA CHIRURGIE

Les conquérants espagnols, Fernand Cortez entre autres, nous ont rapporté dans leurs écrits, ayant eu l'occasion d'en faire l'expérience par eux-mêmes, avec quelle habileté et quelle promptitude les chirurgiens mexicains opéraient leurs cures. Il est incontestable, il est vrai, que la merveilleuse et bien-faisante influence du climat de leur pays sur les plaies contribuait pour une part à leurs succès.

Comme topiques pour les plaies ils employaient de nombreux baumes, le tabac et toutes sortes d'autres végétaux, principalement la feuille du maguey. Ils traitaient les abcès par l'incision faite avec des couteaux *d'itztli* ou obsidienne, cette pierre volcanique que l'on rencontre si fréquemment au Mexique et dont la cassure est tranchante comme du verre. Après cette incision ils savaient nettoyer la plaie, en exprimer l'humeur, la drainer, y faire des injections.

Ils pratiquaient avec une très grande habileté à l'aide d'un cheveu la suture des plaies accidentelles des lèvres et du nez. En cas de cicatrisation vicieuse, ils faisaient une nouvelle incision et resuturaient.

Ils saignaient avec maestria au moyen de lancettes d'obsidienne ou, à leur défaut, d'épines de maguey. La pratique de la saignée était d'un usage tellement courant au Mexique que les paysans se saignaient eux-mêmes dans les champs, pour des causes souvent futiles, avec une épine de maguey, et cela sans interrompre le cours de leurs occupations habituelles.

Quand les médecins mexicains pratiquaient une opération douloureuse ils faisaient prendre aux patients des plantes narcotiques, enivrantes et stupéfiantes pour les rendre dans une certaine mesure insensibles à la douleur.

Les fractures des os se traitaient en tirant dessus pour les réduire : après quoi on appliquait sur le mal la racine pulvérisée de *çaçaliç* ; on faisait un

pansement et on plaçait quelques tablettes ou atelles qu'on liait, avec soin pour obtenir l'immobilité et la coaptation des fragments. Les tablettes devaient rester en place au moins vingt jours. Ils employaient aussi comme appareils d'immobilisation du blanc d'œuf ou des résines mêlées à de la plume et à diverses plantes pulvérisées.

Oviedo parle d'une plante bizarre qui, d'après la description qu'il en donne et quoique, à l'en croire, pour bien se la représenter il faudrait la voir peinte, doit être le cactus. On faisait avec cette plante une trituration très soignée et on appliquait sous forme de cataplasme sur une partie fracturée le mélange ainsi obtenu. Cette matière s'agglutinait et adhérait si fortement au membre qu'on ne pouvait l'en détacher durant quinze jours, mais au bout de ce temps le topique avait produit son effet et se détachait de lui-même. Les fractures même multiples étaient admirablement guéries par ce moyen. Ce récit est sans doute quelque peu exagéré quant à l'action si efficace du moyen thérapeutique cité; néanmoins on peut croire que de bons résultats étaient ainsi obtenus car l'auteur affirme que de nombreuses personnes ont expérimenté le remède qu'il indique.

Un malade atteint de fracture était toujours saigné; pour les luxations on agissait de même s'il se produisait de l'enflure et de l'inflammation.

On savait réduire les luxations des mains et des pieds en pressant fortement avec la main l'endroit

luxé et en tirant en même temps sur le membre pour que l'os reprit sa place.

Les plaies d'estoc, coups de couteau ou de poignard, produites par de l'obsidienne, du bois ou du métal (cuivre ou or), se pansaient, après un lavage à l'urine chaude, avec du suc de maguey chaud, pur ou mêlé à l'herbe *matlaxiuitl* et à un peu de suie et de sel. On recouvrait le tout avec un linge pour que les bourgeons charnus poussassent facilement. Les personnes d'un tempérament irrité appliquaient deux ou trois fois ce dernier pansement ; pour les autres une fois suffisait.

Les plaies de la poitrine se traitaient en buvant, immédiatement après le coup, de l'urine chaude dans laquelle on avait délayé trois ou quatre petits lézards pulvérisés et un peu de poudre de charbon. On pratiquait une saignée au côté gauche pour éviter la toux et le crachement de sang. Si cependant ceux-ci survenaient le malade buvait deux ou trois fois une décoction tiède de la racine *çocauicpatli* bien bouillie. Si cela ne suffisait pas le patient devait se purger et prendre quelques lavements.

Les pinçons et les bleus produits sur la peau par des coups, s'ils amenaient du gonflement se pansaient une seule fois en les frottant avec la plante nommée *poçaualizpatli*. On prenait ensuite quelques bains et on buvait la décoction d'*ixtacpatli* mêlée à du piment ou à du pulque.

Pour le gonflement du genou on faisait une ponction pour évacuer l'eau sanguinolente qui y était

contenue et on appliquait ensuite un emplâtre fait avec l'herbe *toloa* pulvérisée.

Pour le gonflement des pieds on faisait également une ponction et on appliquait un emplâtre d'*ocotzotl* mêlé à des graines pulvérisées de *coatlxoxouhqui*.

Quand les pieds étaient insensibles, il fallait y appliquer des linges imbibés d'une décoction très chaude d'absinthe du pays ou bien les laver avec une décoction de la plante *tlatlauhqui xiuitl*, à moins que l'on ne préférât les laver avec de l'*axin* mêlé à de la poudre d'orties.

L'humeur des pieds appelée *xoteteçonauiliztli* (crevasses, engelures) se traitait avec la plante *uei patli* dont on répandait la poudre sur les points douloureux.

Les Mexicains étaient experts dans la chirurgie du crâne et pratiquaient la trépanation. Des observations d'anciens crânes trépanés ont été faites à plusieurs reprises; nous ne voulons parler, bien entendu, que des trépanations opérées sur le vivant. Celles faites après la mort, soit dans tel ou tel but religieux, soit pour donner à titre d'honneur à un brave guerrier par exemple le morceau d'os enlevé du crâne d'un illustre défunt, ne rentrent aucunement dans notre sujet et nous ne pouvons que renvoyer aux ouvrages des américanistes les personnes que cette question intéresserait.

Au Mexique les serpents et les insectes venimeux sont nombreux et les habitants étaient exposés à leurs morsures très souvent suivies presque aussitôt

de mort. Quand le blessé ne succombait pas à la suite d'une morsure de serpent au pied ou à la main, cette extrémité se desséchait. Le remède, le contre-venin consistait à sucer immédiatement la plaie, la scarifier, puis la recouvrir d'une mince et transparente membrane qui se forme sur les feuilles de maguey. On approchait aussi la blessure du feu, on l'échauffait, puis on la frottait avec du tabac sauvage moulu.

Pour combattre la piqure des scorpions on avait l'habitude comme pour les morsures de serpents de la sucer et de faire sur le point blessé une friction avec du tabac, mais l'ail mouillé était beaucoup plus efficace. Ce dernier moyen est usité de nos jours dans certaines campagnes contre les piqures d'abeilles ou de moustiques ; le poireau est employé plus fréquemment que l'ail.

On prétendait que les champignons crus ou mal cuits jouissaient de propriétés nocives causant la diarrhée, les vomissements et la mort, mais qui disparaissaient par la cuisson. Comme remède contre ces accidents on donnait en lavement l'onguent jaune *axin*.

Les maladies de la peau étaient nombreuses dans l'ancien Mexique et dans le panthéon mexicain on trouve *Tzapotliltonan*, déesse de ces maladies. Malheureusement Sahagun ne nous donne que bien peu de renseignements à ce sujet ; il nous par-

Le de dartres dont les unes se nommaient *xiotl* ; quand elles n'étaient pas très étendues, on faisait un emplâtre d'*ocotzotl* que l'on appliquait plusieurs fois sur le mal. On faisait ensuite usage d'une espèce d'escarbot nommé *tlaxiquipilli* que l'on écrasait sur la dartre, puis on appliquait un nouvel emplâtre d'*ocotzotl* additionné de racine de *tlalamatl* ou bien on couvrait la partie malade avec la poudre verte d'*atlepatli*. Quand le malade se baignait il se lavait avec la feuille d'*itzcuinpatli*.

Il y avait encore des dartres rongeantes, des teignes du cuir chevelu, des sortes de *bubas* attaquant la tête et nommées *chaquachiciuitzli* (*chaquachtli*, teigne, pityriase, peut-être gale, dartre) et qui se traitaient avec la résine *oxitl*.

Les monstruosités étaient rares au Mexique ; cependant Sahagun rapporte qu'il y avait des hermaphrodites, ou femmes à deux sexes, au corps de joli garçon, à la voix et à la démarche masculines, et velues, ennemies des hommes.

Chez les Aztèques les bossus (*tepotzotli*) étaient considérés comme des êtres un peu spéciaux, quasi-divins ; Torquemada prétend qu'ils étaient rares et que Montezuma en conservait une collection dans son tecpan où ils jouaient le rôle de bouffons. *Quetzalcoatl*, dieu du vent d'est, était représenté sous la forme d'un singe portant une bosse dans le dos. Quoiqu'il en soit les artistes mexicains ont complaisamment représenté cette difformité.

Dans un article qu'il a publié dans la *Revue de neurologie chirurgicale* sur ce sujet, M. le Dr Capitan a donné trois planches ; les deux premières reproduisent deux figurines (1) creuses, en terre cuite mexicaine, renfermant de petits cailloux et produisant lorsqu'on les agite un bruit analogue à celui d'un hochet d'enfant dont peut-être elles jouaient le rôle.

Sur toutes deux il est facile (et certainement beaucoup plus à la vue de l'original que de ces reproductions) de reconnaître l'existence d'une gibbosité marquée à la région cervicale et considérée par M. Capitan et d'autres anthropologistes et américanistes comme une déformation pottique.

La troisième figure est un fragment d'un manuscrit figuratif précolombien, dans l'angle duquel on voit un petit bossu accroupi.

La constatation de l'existence de ces documents que l'on pourrait d'ailleurs multiplier sans grande peine est leur principal intérêt, puisque leur explication nous échappe au moins en partie. Quoiqu'il en soit il est certain que la tuberculose existait au Mexique ancien ; nous en avons la preuve dans les nombreuses affections où les malades avaient de la toux, des expectorations abondantes et des hémoptysies et s'amai-

1. Ces figurines ont été rapportées du Mexique où il les a trouvées par M. Boban.

grissaient; la manifestation vertébrale de la tuberculose n'a donc rien qui doive nous étonner, et il est tout naturel que les artistes de ce pays aient représenté cette difformité.

CHAPITRE IV

Les accouchements. 7

L'annonce de la venue d'un enfant dans la famille était un des évènements les plus marquants dans la vie du peuple mexicain. L'épouse était alors comblée de prévenances, de petits soins. Aussitôt qu'elle avait fait connaître ses espérances prochaines de maternité une bienveillante et constante sollicitude l'entourait. Le repos nécessaire pour mener à bonne fin sa grossesse et donner à la tribu un être sain, vigoureux et intelligent lui était largement accordé. Sur ce point, nous sommes bien obligés de reconnaître que dans notre civilisation moderne, avec la lutte pour la vie qu'il nous faut soutenir, avec toutes les exigences que nous devons satisfaire, notre organisation sociale est au-dessous de celle de ces peuples, et que chez nous la condition de la mère est moins bonne que chez eux. C'est là un état de choses auquel nous devons porter remède par tous les moyens et à ce propos nous ne pouvons résister à l'envie de rapporter une belle parole prononcée à ce sujet par M. le professeur Pinard : la femme enceinte, dit-il, ne devrait avoir à s'occuper de nulle autre chose que de faire mûrir le fruit qu'elle porte dans son sein.

L'heureuse issue de la délivrance de la mère, cet acte le plus intéressant de la vie féminine, était proclamée sans délai et célébrée par des fêtes et des réjouissances auxquelles prenaient part la parenté entière et les vieillards les plus respectables de la localité; elles donnaient lieu à de longs, de très longs discours, tous empreints d'une haute philosophie. Si par malheur la mère devenait la victime de cette fonction de sa vie, on la mettait au rang des demi-déeses. Après la cérémonie des funérailles, son corps était gardé, car les guerriers cherchaient à en enlever le doigt médius de la main gauche pour le placer à l'intérieur de leur bouclier comme une amulette précieuse devant les rendre forts et victorieux.

Lorsque la femme avait annoncé qu'elle était enceinte, de longs discours lui étaient adressés par ses parents, et entre autres voici les conseils qu'on lui donnait : « Ménage avec soin la créature qui est dans ton sein ; ne vas pas par ta faute t'attirer quelque maladie qui nuirait au bijou précieux dont tu es ornée. Garde-toi de te charger de quelque poids trop lourd ou de te faire des efforts en voulant lever des fardeaux : tu risquerais ainsi de blesser ton enfant. Ne vas pas au bain avec excès pour ne pas le tuer par une chaleur trop grande. Voici encore un autre avis qui doit être entendu aussi par ton mari, car notre expérience nous guide en ce sujet : Ayez soin de ne pas jouer ensemble pour ne pas blesser votre créature ; ne faites pas un usage immodéré des plai-

sirs du mariage car il pourrait en résulter du mal pour l'enfant : il viendrait au monde manchot, pied-bot, estropié des mains ou des pieds, ou il pourrait succomber durant l'accouchement ».

En faisant cette dernière recommandation ils pensaient qu'à la suite de trop nombreux rapports, le fœtus venait au monde couvert de la semence et que ce fait pouvait causer sa mort. Il était aussi bien recommandé à la femme d'éviter les ennuis et de ne pas regarder les choses qui épouvantent ou qui répugnent.

Lorsque la femme enceinte approchait du terme de sa grossesse les parents se réunissaient à nouveau et choisissaient une accoucheuse qui serait chargée de lui donner ses soins. Cette sage-femme conseillait alors de donner des bains à sa cliente ; elle s'assurait s'il n'était pas temps de redresser l'enfant, disant que bien qu'étant très habile ce serait peut-être trop présumer d'elle-même que de courir la chance de tourner l'enfant de côté ou de percer trop tôt la poche des eaux.

Ayant donc répondu à la demande qui lui était faite par les parents, l'accoucheuse allumait elle-même le feu pour préparer le bain, elle y plongeait sa cliente et lui palpait avec soin le ventre pour s'assurer que l'enfant était dans une bonne position, essayant de l'y placer en faisant une véritable version par manœuvres externes si la présentation était mauvaise.

Comme on le verra au chapitre VI on avait l'ha-

bitude de flageller les baigneurs avec des feuilles de maïs bouillies dans l'eau même du bain, mais quelquefois l'accoucheuse ordonnait que l'on s'abstint de cette pratique vis-à-vis de sa cliente. Souvent aussi elle ne préparait qu'un bain tiède, pour ne pas échauffer l'enfant ou même le brûler, ce qui aurait pu avoir pour conséquence de le faire s'attacher au sein de la mère, d'où des difficultés lors de la parturition. Au sortir du bain, la femme enceinte était à nouveau examinée et palpée par la matrone. Celle-ci lui faisait encore de nombreuses recommandations : ne pas trop se chauffer au feu ou au soleil le ventre et le dos pour que l'enfant ne risquât pas d'être brûlé ; ne pas dormir dans la journée pour que l'enfant ne vint pas au monde la figure difforme ; ne pas manger de bitume noir ou *tzictli* (1) pour que l'enfant ne courût pas le danger de se piquer les lèvres, danger appelé *netentzoponiliztli* (2), et que son palais ne devint pas dur ni ses gencives engorgées car alors il ne pourrait plus têter et mourrait. Elle conseillait en outre à la jeune femme de ne pas s'affliger ou se mettre en colère, de ne pas s'exposer à des frayeurs de peur qu'elle n'avortât ou que l'enfant n'en reçût quelque dommage. Elle recommandait aux gens de la maison de lui donner tout ce qu'elle demanderait, de peur que l'enfant ne ressen-

1. *Tzictli*. Gomme, résine, extraite du *tzapoll* ; en usage encore maintenant comme masticatoire.

2. *Netentzoponiliztli*, de *tzaponia*, se piquer, et *tentli*, lèvres.

tit un préjudice si les désirs de la mère n'étaient pas immédiatement satisfaits. Elle ordonnait aussi à la parturiente de ne point fixer les objets rouges, de crainte, disait-elle, que l'enfant en naissant se présentât de côté.

La jeune femme ne devait point jeûner afin que l'enfant ne souffrit point de la faim ; elle devait s'abstenir de manger de la terre comestible et de certains autres produits de peur que l'enfant ne naquît malade ou entaché de quelque défaut corporel, car elle était convaincue que ce que la mère mangeait et buvait s'incarnait dans la petite créature qui en elle prenait toute sa substance. L'accoucheuse recommandait aussi à la jeune femme enceinte de continuer, mais toutefois avec grande modération, les rapports charnels car si elle s'en abstenait notablement son enfant viendrait au monde malade et sans force ; cependant la continence la plus absolue devait être observée quand approcherait le temps de la délivrance.

La future mère devait manger suffisamment des mets de choix chauds et bien préparés, surtout si elle continuait à avoir ses règles (Cette pratique s'appelait : *laver les pieds de l'enfant*), pour que le fœtus ne restât pas dans le vide et que l'humeur nécessaire où le sang lui manquant il n'en reçût aucun préjudice. L'accoucheuse prescrivait en outre à la femme d'éviter toute cause pouvant provoquer un avortement : lever des choses lourdes, courir, avoir des

frayeurs ; elle ne devait pas travailler beaucoup ni être trop diligente.

Tous ces conseils donnés, l'accoucheuse prenait soin de mettre sa responsabilité à l'abri, disant qu'elle était là pour avertir de ce qui pourrait être dangereux, mais qu'il y avait néanmoins des périls qu'elle ne pouvait écarter, n'étant pas investie du pouvoir de délivrer de la mort.

Le temps de l'accouchement étant arrivé, les personnes aisées faisaient venir quelques jours à l'avance l'accoucheuse qui demeurait chez elles jusqu'après la délivrance ; quelquefois même plusieurs sages-femmes étaient appelées ensemble. Quand l'heure de l'enfantement appelée « heure de mort » était arrivée on lavait la femme, on lui savonnait la tête et la chevelure et pendant ce temps on préparait la pièce où devait avoir lieu l'accouchement. Lorsque les douleurs commençaient, les accoucheuses préparaient elles-mêmes les aliments de la parturiente. Quand les douleurs étaient bien manifestes on donnait un bain à la femme en travail et on lui faisait boire pulvérisée la racine de *ciuapatli* qui a la propriété d'aider à l'expulsion de l'enfant. Si les douleurs devenaient violentes on lui faisait prendre long comme la moitié d'un doigt de la queue pulvérisée de l'animal nommé *tlalquatzin*. Si après avoir pris ces deux remèdes l'accouchement ne se produisait pas, la parturiente était considérée comme perdue ; alors la sage-femme frappait la malade dans le dos, la secouait en lui prenant la tête dans ses

deux mains et l'exhortait à avoir du courage, à faire des efforts d'expulsion, lui disant qu'elle seule pouvait terminer cette affaire.

Si un jour et une nuit s'écoulaient sans que la femme accouchât on la mettait dans un bain ; la sage-femme la palpait et essayait de mettre l'enfant en bonne position : s'il était placé de côté ou en travers elle cherchait à le redresser pour qu'il sortît en longueur.

Si tous ces efforts échouaient et que l'accouchement ne se fit pas on enfermait dans une chambre la parturiente avec l'accoucheuse et là celle-ci, après de nombreuses invocations aux divinités et ayant reconnu par la cessation de tout mouvement que l'enfant était mort et que la mère continuait à souffrir, introduisait adroitement, habilement, sa main dans la voie génitale et à l'aide d'un couteau d'obsidienne pratiquait l'embryotomie, extrayant le corps du fœtus par morceaux. Par ce moyen elle sauvait la vie de la mère. Si par hasard les parents de la femme s'opposaient à ce que fût pratiquée cette opération la femme en couches était enfermée seule dans sa chambre et l'entourage attendait ou sa mort ou sa délivrance spontanée.

Revenons à l'accouchement normal. Tout avait été préparé à l'avance, couches et langes, pour recevoir le nouveau-né. Aussitôt que l'enfant jetait son premier vagissement la sage-femme le saluait par un discours approprié à son sexe puis se mettait en devoir de sectionner le cordon.

Ce n'était point avec indifférence que le premier soin de l'accoucheuse était de trancher les attaches qui pendant neuf mois (1) avaient uni l'enfant à la vie de sa mère. La section du nombril était entourée des signes d'un respect presque religieux, et ce lien devenu inutile vivait encore dans l'esprit des parents par le souvenir des fonctions dont il avait été l'intermédiaire.

L'imagination des Mexicains voyait en lui comme un point de transition entre une existence jusqu'à là parasitaire et une vie désormais indépendante, et, de même qu'il avait servi à attacher l'enfant avant sa naissance à celle qui venait de lui fournir les premiers mois de la vie, de même on s'évertuait à rendre sensible par des cérémonies touchantes les devoirs qui allaient l'attacher à sa nouvelle destinée : soudure qui réunissait les deux anneaux d'une chaîne. Quand c'était une fille, son nombril était enterré près de l'âtre, comme pour dire à la femme qui allait croître que ses devoirs la liaient au foyer et aux soins intimes de la famille. Si c'était un garçon, le nombril était confié à des guerriers valeureux qui allaient l'enterrer dans des lieux où s'engageraient les combats (2).

Après avoir terminé ses discours et coupé le cordon, l'accoucheuse emportait le placenta et l'enterrait dans un coin de la maison, puis s'occupait de laver le nouveau-né et de lui donner les soins né-

1. Neuf de nos mois 13 mois 1/2 de l'ancien Mexique.

2. Dans certaines contrées de la France une superstition s'attache

cessaires, toutes ces pratiques s'accompagnant de longues oraisons.

Bientôt les enfants du voisinage venaient saluer leur nouveau camarade, puis de toutes parts arrivaient des compliments au nouveau-né et à sa mère. Toutes ces félicitations comportaient de longs discours. L'enfant était placé sous la protection des dieux, des devins tiraient son horoscope, lui choisissaient un nom et un *nahual* (1) et des jouissances célébraient ces joyeux évènements.

Nous allons rapporter en terminant quelques superstitions qui avaient cours chez les Mexicains relativement à la mère et à l'enfant nouveau-né.

Toutes les voisines et parentes d'une nouvelle accouchée allaient lui rendre visite et voir le bébé dès que la nouvelle de la délivrance leur était parvenue. Avant d'entrer dans la maison elles frottaient leurs genoux avec de la cendre; elles faisaient de même sur les genoux et sur toutes les articulations de leurs enfants qui les accompagnaient, disant que cette pratique raffermissait les jointures et les empêchait de se relâcher. Elles se livraient à une autre manœuvre qui consistait à entretenir un foyer allumé pendant quatre jours dans la maison de la nouvelle accouchée, évitant avec soin que l'on en détournât une seule étincelle car cette sous-

encore à l'ombilie; après sa chute le cordon est conservé soigneusement suspendu de longues années et de nombreuses personnes ont pu contempler déjà âgées ce vestige de leur vie utérine.

1. *Nahual*. Esprit protecteur, sorte d'ange gardien.

traction aurait enlevé le sort heureux de l'enfant.

La femme enceinte devait bien se garder de voir tuer quelqu'un par la corde, sinon son enfant risquait de naître avec une corde en chair sur la gorge. Si une femme enceinte regardait une éclipse, l'enfant pouvait naître avec les lèvres fendues ; si cependant elle voulait contempler le phénomène elle conjurait le sort en se plaçant sur la peau du sein un petit couteau d'obsidienne.

Si elle se promenait la nuit l'enfant naissait pleureur. Si c'était le père qui agissait ainsi et s'il voyait des fantômes l'enfant avait une maladie de cœur en venant au monde. Pour éviter ces inconvénients ils se plaçaient sur la peau du sein, la femme de petits cailloux et un peu de cendres du foyer, l'homme aussi des petits cailloux ou du tabac. Les enfants jumeaux étaient regardés comme ennemis du feu, faisant refroidir les objets chauds dont ils s'approchaient ou empêchant de cuire ce que l'on mettait sur le feu devant eux.

Quand un enfant faisait sa seconde dentition, les parents devaient mettre les dents tombées dans des trous de souris sans quoi les nouvelles ne seraient pas sorties.

Abstraction faite des superstitions relatives à l'accouchement et de toutes les pratiques oratoires qui l'accompagnaient, on voit que les Mexicains avaient des connaissances très sérieuses en obstétrique et qu'ils étaient arrivés à opposer leur science à certains cas de dystocie et cela souvent avec succès.

CHAPITRE V

Bubas et Syphilis.

L'expression *bubas* fut celle adoptée le plus généralement en Espagne dans le courant du xvi^e siècle pour désigner l'ensemble des accidents syphilitiques qui affligèrent si étrangement l'Europe à cette époque. Sous ce nom de *bubas* Sahagun désigne la maladie nommée *nanauatl* par les Mexicains, et décrit deux sortes de bubas, les unes très sordides appelées *tlacaconanauatl* (*tlacaco* = salé, *nanauatl* (1) = mal vénérien), les autres d'un aspect moins repoussant nommées *tecpilnanauatl* et quelquefois *puchonanauatl* (*tecpil* = propre, *pucho* = gonflé). Sous cette dernière forme la maladie faisait éprouver de grandes douleurs, rendait perclus des pieds et des mains et s'enracinait dans les os. Il indique que le traitement consistait à boire une décoction de *tletlemaitl*, prendre des bains et mettre sur les parties malades de la poudre de *tlalquequetzal* ou même un peu de limaille de cuivre ; à l'intérieur le

1. Il est à remarquer que Sahagun traduit en plusieurs endroits *nanauatl* par « lèpre », continuant ainsi la confusion que semblent avoir faite tous ses devanciers.

malade prenait encore de la bouillie de maïs additionnée d'une graine appelée *michiuaulli* ou la décoction de la racine de *quauhatepatli*, quatre ou cinq fois par jour.

Si le malade devenait perclus, il buvait la décoction de *tlatlápaualtic* et était saigné. Les autres plantes également employées comme remèdes contre cette maladie étaient nombreuses. »

Ce curieux passage du moine espagnol désigne bien les différents groupes de symptômes de l'évolution de la syphilis et montre la connaissance parfaite que les Mexicains semblaient avoir de la solidarité de ces divers accidents. Cette connaissance que tous ces signes étaient les manifestations d'une même maladie était-elle propre aux Mexicains ou l'avaient-ils acquise des Espagnols ? On doit penser avec Jourdanet qu'ils la possédaient, et cela à cause de leurs diverses croyances et superstitions au sujet de cette maladie, superstitions qui n'auraient pu vraisemblablement s'implanter chez eux dans l'espace de vingt à trente ans qui s'est écoulé depuis la Conquête jusqu'à l'époque où Sahagun écrivit, croyances qui n'auraient pu naître alors que les vainqueurs imposaient avec férocité leur religion.

D'autre part, ils n'auraient point pris soin d'inventer de nouvelles appellations et d'appropriier aux souffrances importées toute une série de remèdes en rapport avec les diverses manifestations du mal, leur nouvelle condition sociale, souvent pire que

l'esclavage, leur avait d'ailleurs fait perdre toute initiative et toute activité.

Voici d'ailleurs un mythe mexicain ayant trait à la création de la lune et du soleil et qui prouve combien avant l'arrivée des Blancs ils connaissaient les bubas.

Les dieux s'étant réunis choisirent deux d'entre eux qui seraient chargés d'éclairer le monde : l'un de ceux-ci fut *Nanauatzin* « le petit *buboso* ». Les deux élus firent d'abord pénitence et offrirent des sacrifices. *Nanauatzin*, pour sa part, offrit des pelotes de foin, de épines de maguey teintes de son sang et des croûtes deses *bubas*. Celui qui avait été désigné pour devenir soleil devait ensuite se précipiter dans un bûcher ardent, mais effrayé il recula ; *Nanauatzin* qui n'aurait dû se lancer que le second dans les flammes, voyant cette hésitation et enragé par les douleurs que lui causaient ses bubas, se lança aussitôt dans le brasier et devint Soleil. Son compagnon honteux de sa récente lâcheté, le suivit aussitôt, mais l'ardeur du feu avait diminué et il fut seulement à demi consumé et couvert de cendres ; c'est pourquoi il devint la pâle lune et pourquoi il poursuit éternellement celui qui lui a volé sa place.

Une autre superstition attribuait aux bubas une origine surnaturelle, les considérant comme un châtement divin (1). Chaque année on célébrait une fête

1. Châtiment non d'une mauvaise action, bien entendu, mais d'une faute commise envers les dieux.

en l'honneur de *Macuilxochitl*. « Cinq Fleurs », un dieu igné ; durant les quatre derniers jours de cette fête un jeûne rigoureux était prescrit et : *si dum duraret jejuni tempus, homo quidam cum muliere fornicaretur aut cum homine mulier, dicebant jejunium contaminatum esse, et ab isto deus irascens morbis pudendorum talia facientes castigabat, ut sunt penis putritudo, in inguinibus abcessus, etc.*

Il est certain que la gonorrhée était connue des Mexicains ; au chapitre VII on trouvera quelques drogues employées par eux contre les humeurs et abcès du membre. Les autres phénomènes pathologiques auxquels il est fait allusion étaient sans aucun doute des chancres et des bubons. Les uns et les autres étaient-ils simplement vénériens ou étaient-ils syphilitiques ? Le passage de Sahagun que nous avons apporté en commençant permet de croire qu'ils étaient les deux.

Chez les Mexicains les avortements naturels étaient assez fréquents, les mort-nés relativement nombreux, on observait souvent du coryza chez les jeunes enfants, toutes manifestations pathologiques dont les bubas étaient probablement la cause. Les nombreux cas de syphilis présentés par les compagnons de Cortez de longs mois après leur départ d'Espagne et énumérés par l'un des conquistadores, Bernal Diaz del Castillo, sont aussi en faveur de l'existence précolombienne de la vérole au Mexique. La contamination des soldats de Pizarre, en 1525, rentre dans le même ordre d'idées.

Le fait le plus probant, celui qui permit d'affirmer d'une façon presque absolue l'existence de la syphilis au Mexique avant le xvi^e siècle fut la découverte faite il y a vingt-cinq ans à Arica (Pérou) de trois crânes d'authentique ancienneté précolombienne, fort bien conservés et qui présentés à la Société d'Anthropologie de Paris furent trouvés par Parrot et Broca porteurs de manifestes lésions syphilitiques. D'autres ossements précolombiens et portant eux aussi des témoignages irrécusables du redoutable mal ont été trouvés à Guayaquil (Equateur), à Chancaï (Pérou), ainsi que dans les *Stone Graves* du Tennessee, dans les *Mounds* de l'Iowa, de l'Illinois, de Rock-River, des environs de Nashville, etc. On a trouvé ces mêmes traces indélébiles non-seulement chez les Mayas et les autres peuples de l'Amérique Centrale mais encore sur un crâne des *paraderos* de la Patagonie atteint d'ostéite que Broca n'hésitait pas à attribuer à une affection syphilitique.

Tous ces peuples avaient des remèdes et des noms pour la vérole.

La syphilis mexicaine était-elle identique à celle que nous connaissons ? Était-ce une forme particulière de cette diathèse à un point moins avancé de son évolution et de sa lente transformation ? Était-ce une affection para-syphilitique à l'égal du *pian* qui est considéré comme tel par certains auteurs ? Rien ne permet d'affirmer ou d'infirmer l'une ou l'autre de ces hypothèses.

Au cours de nos recherches nous avons été ame-

né à parcourir les œuvres des divers syphiliographes anciens. Leurs idées sur l'origine de la syphilis sont surtout remarquables par leur diversité, mais il n'entre pas dans notre sujet de les rapporter. Néanmoins nous pensons que l'hypothèse de l'importation de la syphilis d'Amérique en Europe n'est pas soutenable. Les Chinois connaissaient cette maladie 2600 ans avant notre ère et Hoang-ti préconisait déjà contre elle à cette époque le traitement mercuriel. Pourquoi n'aurions-nous pas reçu ce triste cadeau de l'Orient ? N'a-t-on pas comme quasi-certitude de l'existence dès la plus haute antiquité de la vérole dans l'Ancien-Monde les découvertes anthropologiques récentes qui ont montré sur des ossements provenant des âges préhistoriques des traces manifestes de syphilis ? L'Ancien et le Nouveau-Monde n'ont donc probablement rien eu à se donner l'un à l'autre et le temps et le lieu de la première manifestation de la vérole comme des autres maladies demeureront inconnus.

Dans l'histoire de la syphilis il est un fait manifeste : c'est l'état presque épidémique et la gravité exceptionnelle de cette maladie en Europe au commencement du xvi^e siècle, époque où parurent les premiers ouvrages sur la vérole et où Frascator lui donna son nom actuel. Pourquoi cette forme épidémique ? Pourquoi cette gravité ? La question reste entière et on ne peut guère espérer, à moins que d'inattendus documents ne viennent l'éclairer d'une lumière éclatante et soudaine, pouvoir faire autre

chose à ce sujet que des hypothèses. Nous n'oserons nous en permettre aucune, mais en terminant nous citerons, à titre de simple curiosité, sans l'apprécier aucunement, l'hypothèse que nous entendîmes émettre en avril 1898 à l'Ecole des Hautes-Etudes par M. Georges Raynaud; ayant exposé l'histoire des découvertes de l'Amérique il vint à parler incidemment des origines de la syphilis et termina à peu près en ces termes son exposé: « Les mythes, les Codices
« précolombiens, les ouvrages des auteurs espagnols
« ou indigènes contemporains de la Conquête, les
« découvertes médicales faites sur des crânes trouvés dans de très anciens cimetières, prouvent qu'en
« Amérique existait avant l'arrivée des Espagnols une
« forme de la syphilis appelée les bubas, ce qui
« nous oblige à repousser toute théorie tendant à faire importer au xvi^e siècle d'Europe en Amérique
« la terrible maladie. De même, l'étude attentive
« des vieux auteurs de la Grèce, de Rome et de notre Moyen-Age, surtout celle de leurs descriptions
« de la lèpre et d'autres maladies analogues, les découvertes de la préhistoire, permettent d'affirmer
« qu'avant Colomb existait en Europe le mal vénérien, ce qui nous oblige à rejeter à son tour la
« théorie le faisant importer d'Amérique en Europe
« au xvr^e siècle.

« Une troisième observation, que la plupart des
« écrivains ont confondue avec l'une ou l'autre des
« deux susdites et qui à notre avis doit en être séparée, c'est que, lorsque par la Conquête l'Ancien

« et le Nouveau-Monde n'en firent plus qu'un, les
« ravages de la syphilis devinrent si grands que
« cette maladie fut désormais parfaitement distin-
« guée des autres. Si nous étions médecin, peut-être
« la prudence nous commanderait-elle de ne tirer
« de ces faits aucune conclusion; ne nous occupant
« que d'histoire nous vous soumettons l'idée sui-
« vante: avant Colomb, en Amérique il y avait une
« maladie vénérienne spéciale, les bubas, moins
« grave et qui semble avoir été moins contagieuse
« que la syphilis; avant Colomb de même l'Europe
« dut avoir une maladie vénérienne moins grave et
« moins contagieuse aussi que la syphilis et peut-
« être même que les bubas et que nous pourrions
« désigner par le diminutif *syphilite*. Lorsque les
« bandits européens, attirés uniquement en Amé-
« rique par l'*auri sacra fames* et adonnés à toutes
« les turpitudes et surtout à l'ivrognerie et à la
« luxure, revinrent en Europe et se mêlèrent aux
« troupes de mercenaires dont les vices et les tue-
« ries désolaient alors nos contrées et principale-
« ment l'Italie, ils nous rapportèrent non pas la
« simple *syphilite* qu'ils avaient emportée, non pas
« les *bubas* que les femmes indiennes leur avaient
« données, mais une aggravation de ces deux mala-
« dies, une addition de ces deux maux, addition au
« total augmenté encore par la perpétuelle débau-
« che, et ainsi deux maladies relativement peu gra-
« ves et peu contagieuses produisirent par leur con-
« tact, par leur réunion en ces scélérats, un fléau

« infiniment plus grave et plus contagieux, la
« syphilis telle que nous la connaissons depuis.

« En résumé, l'hypothèse que nous vous soumet-
« tons pourrait se réduire en équation: *Syphilite* +
« *bubas* = syphilis ».

L'hypothèse que nous venons de citer est certainement fort ingénieuse mais semble quelque peu paradoxale et il serait nécessaire avant tout essai d'acceptation de la soumettre à une très sérieuse étude critique pour laquelle nous n'avons point la compétence nécessaire et qui d'ailleurs ne rentrerait nullement dans le cadre de notre essai.

CHAPITRE VI

Epidémies. — Hygiène.

Des maladies épidémiques, dont en l'état actuel de nos connaissances il nous est malheureusement impossible de déterminer de façon précise la nature, ont avec une désolante fréquence décimé le peuple mexicain. A l'époque de la Conquête se conservait encore vivace le souvenir de ces fléaux meurtriers. La campagne même de Cortez se poursuivit au milieu des cruels ravages faits parmi les indigènes par diverses épidémies. Les renseignements les plus exacts que nous puissions obtenir portent sur celles qui se déclarèrent dans les années postérieures à la date fatale de 1519, mais il est permis de penser qu'elles étaient de même nature que celles qui avaient précédé l'arrivée des Visages Pâles. Les plus terribles furent celles de 1545 et de 1576, rapportées par Sahagun, Torquemada, Chimalpahin, le Codex hiéroglyphique de 1576, etc., etc.

Les récits qui parlent des épidémies antérieures à la Conquête sont très vagues (1) et fréquemment

1. Ainsi la « pluie peinte » dont parle Chimalpahin semble avoir précédé une épidémie et une épidémie redoutable même, mais il n'ajoute absolument aucun renseignement.

mêlés de fables. Il est certain que les famines qui résultèrent de diverses perturbations atmosphériques destructrices de récoltes furent très meurtrières et causes premières d'épidémies qui tardèrent peu à les suivre. Aussi est-ce à la *faim des dieux* que les Mexicains attribuaient la destruction de leur peuple de l'âge d'or, les Toltèques.

Ixtlilxochitl dit que pendant l'hiver très dur de 1450 un catarrhe tomba sur tout le peuple et emporta une foule de gens, principalement des vieillards. Peut-être s'agit-il là d'une épidémie de pleuro-pneumonie, maladie qui de constante façon est demeurée endémique sur le plateau de l'Anahuac.

Lorsque les Aztèques étaient enfermés dans leur île, une curieuse maladie consistant dans le gonflement des paupières suivi d'une violente dysenterie et de mort ou, comme d'autres le prétendent, commençant par un gonflement de la gorge et du corps, attaqua les nations habitant sur la terre voisine, principalement les Tepanecs. D'après une amusante tradition les fumées du poisson rôti dont les Aztèques se nourrissaient transportées de l'île à la côte, créèrent un puissant désir pour cette nouvelle et pour eux inobtenable nourriture et tous les chagrins d'un appétit non satisfait donnèrent naissance à cette peste.

La peste dont nous connaissons le moins mal les symptômes se nommait *matlatzauatl* (*atzauatl*, lèpre, contagion, épidémie; *matlalli*, verdâtre). Il

est à présumer qu'elle attaqua périodiquement ces peuples depuis les temps primitifs ; c'est elle qui causa les épidémies de 1545 et de 1576. Humboldt pense que c'est elle aussi qui dans le xi^e siècle força les prétendus Toltèques à continuer leur émigration vers le sud. Les caractéristiques que nous en connaissons sont les suivantes : abondantes hémorrhagies, par la bouche et par le nez et taches sur la peau qui, comme l'indique le nom de l'affection, devaient être verdâtres. Quelle était la couleur très exacte et l'étendue de ces taches ? Les données nous manquent à cet égard. S'agit-il par conséquent d'une espèce de typhus hémorrhagique ou d'une scarlatine maligne compliquée de *purpura hæmorrhagica*, ou bien encore de la fièvre jaune comme l'ont pensé certains auteurs ? Cette dernière hypothèse est peu admissible, d'autant plus que cette maladie attaqua presque exclusivement les indigènes et fit peu de ravages dans les rangs des Espagnols lors de son apparition en 1586. En tout cas elle n'existe plus aujourd'hui.

Quant à la fièvre jaune Humboldt pense qu'elle a toujours existé à l'état sporadique et qu'elle a passé par conséquent inaperçue ; Thomas Gage d'ordinaire si prolixe reste muet à ce sujet dans les récits de ses voyages ; les premiers conquérants et colons n'en parlèrent pas. Clavigero affirme que cette maladie était inconnue au Mexique en 1725. Las Casas, dans son Histoire de la Conquête, ne fait pas mention de l'existence de cette maladie avant l'arrivée des Es-

pagnols; sa situation et son apostolat le mettaient cependant à même de connaître le fléau. A toutes ces objections Humboldt répond par les considérations suivantes: « On ne saurait être surpris, dit-il, « qu'à des époques où les communications entre « l'Ancien et le Nouveau Continent étaient peu multipliées et où le nombre des Européens qui fréquentaient annuellement les Antilles était très petit, une fièvre qui n'attaque que les individus non acclimatés ait si peu fixé l'attention des médecins de l'Europe. La mortalité devait être moindre parce qu'à cette époque les régions équatoriales de l'Amérique n'étaient visitées que par des Espagnols et des Portugais, peuples de l'Europe australe, moins exposés par leur constitution à ressentir les funestes effets d'un climat excessivement chaud que les habitants de l'Europe boréale qui ne fréquentèrent ces lieux que longtemps après eux. » La question, on le voit, demeure bien loin d'être tranchée.

Sahagun dit que ceux qui avaient la lèpre voyaient parfois leurs sourcils tomber et se sentaient affaiblis. Pour les soulager on leur faisait prendre deux ou trois fois des bains répétés au sortir desquels on les frottait avec diverses plantes et racines; on leur prescrivait de boire une décoction de *tecpatli*. S'ils ne guérissaient pas, on devait les isoler pour éviter que par leur contact la maladie ne se communiquât.

Bernal Diaz rapporte que le licencié Luiz Ponce

et un certain nombre d'autres personnes moururent de *modorra* (nom donné par les Espagnols à la maladie qui nous occupe), maladie caractérisée par l'abolition des fonctions psychiques et par un sommeil profond; ce sommeil et cette stupeur seraient caractéristiques d'une affection typhoïde.

Ce que nous connaissons le mieux au sujet des épidémies sont les prières que les Mexicains adressaient au dieu *Texcatlipoca* pour obtenir qu'il fît cesser ces fléaux; Sahagun les cite entièrement; leur langage est élevé mais est sans intérêt pour nous, ne nous donnant aucun renseignement médical.

Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 3.



Fig. 4.



Nous reproduisons quelques fragments d'un manuscrit figuratif représentant deux malades atteints de *matlazauatl*; on voit le sang qui s'écoule par le nez. Dans l'original le sang est peint en rouge. Les deux autres figures représentent l'une un malade atteint de petite vérole et l'autre un individu mort

de cette affection ; cette maladie est représentée par de petites pustules disséminées tout autour du patient ou de la momie. Dans l'original elles sont aussi figurées en rouge. Bien que la variole ait été importée, semble-t-il, d'Europe en Amérique par un soldat de Narvaez et ne soit pas par conséquent une maladie des Mexicains précolombiens, chez qui cependant elle s'acclimata fort bien et fit de grands ravages dans la suite, il nous a paru intéressant de reproduire ces dessins pour leur originalité.

Les maladies non épidémiques les plus fréquentes chez les Mexicains paraissent avoir été des fièvres aiguës, des affections pulmonaires, des catarrhes et de la diarrhée et, sur le littoral, des fièvres intermittentes et de la consommation.

L'humidité assez grande de ce pays aux nombreux marais devait être une des causes de ces fièvres multiples ; les changements brusques de température joints à cette humidité déterminaient certainement chez eux des attaques de rhumatisme articulaire. En effet ils possédaient une quantité considérable d'agents thérapeutiques contre la goutte, ce qui prouve que pour opposer autant de moyens à une seule maladie il fallait qu'elle fut très répandue ; mais la maladie qu'on désignait sous le nom de goutte ne devait pas être celle que nous décrivons de nos jours sous cette appellation. Leur sobriété, leur alimentation où les plantes tenaient une grande place, ne devaient pas les prédisposer à cette affection. Sous cette étiquette de goutte les auteurs an-

ciens ont donc rangé toutes les maladies arthralgiques et le rhumatisme articulaire qui devait être plus fréquent que la goutte dans ce pays.

Les maladies de la peau étaient aussi très répandues ; les habitants des pays voisins des lacs mangeaient une grande quantité de poissons, mais ce fait n'est qu'une cause adjuvante et la véritable raison de ces affections nous échappe. Heureusement le remède se trouvait placé à côté du mal.

En somme, l'état sanitaire des Mexicains était satisfaisant ; leurs habitudes de tempérance, la façon dont ils construisaient leurs maisons en les plaçant sur des buttes surélevées, leurs soins minutieux de propreté et d'hygiène ainsi que les conditions climatiques de leur pays étaient autant de causes favorables à cet état.

L'ivrognerie était regardée par les Azteca comme un vice des plus vils et une passion des plus dégradantes, comme la source de tous les maux. Dans des discours d'où se dégage la plus haute philosophie, les « Chefs des Hommes » suppliaient leurs administrés et ordonnaient à leurs guerriers de ne pas s'adonner à cette débauche, leur recommandant même de s'abstenir complètement du pulque qui ne leur procure aucun avantage. Ceux qui enfreignaient ces prescriptions de tempérance étaient punis avec la plus grande rigueur.

Les adolescents étaient mis en garde par leurs parents contre les dangers qu'ils courraient en s'adonnant de bonne heure aux plaisirs vénériens, leur disant

qu'ils deviendraient comme un maguey dont on a extrait trop tôt la sève et qui se dessèche et dépérit, qu'ainsi ils deviendraient chétifs, jaunes et amaigris et ne seraient plus bons à rien. Ils leurs recommandaient d'user de ces plaisirs avec modération, même dans le mariage, car bien que ce fût légitimement cela ne les empêcherait pas d'en souffrir et de faire d'eux des hommes desséchés, inutiles et destinés à mourir jeunes.

Au point de vue de l'hygiène corporelle proprement dite, on a vu au chapitre III les grands soins que les Mexicains prenaient de leur bouche, soins que beaucoup de nos contemporains négligent encore par trop.

Parmi les remèdes hygiéniques les bains avaient une place prépondérante. D'abord les bains naturels que les habitants prenaient presque chaque jour dans les lacs, les fleuves ou les canaux et dont ils tiraient le plus grand avantage en raison de la chaleur du climat.

A côté de cette balnéation froide ils employaient énormément les *temazcalli* ou bains de vapeur ; c'était un de leurs remèdes favoris pour de nombreuses maladies, mais il était aussi très employé par les personnes saines pour rafraîchir leur corps et le tenir dans un état de propreté parfaite.

Ces bains étaient construits en adobes (briques séchées au soleil) hémisphériques, ils avaient huit pieds de diamètre et dix pieds de haut ; le plancher convexe était un peu au-dessous du niveau du sol exté-

rieur ; sur un côté une ouverture assez large pour permettre à un homme d'y passer ; sur le côté opposé un fourneau carré séparé de l'intérieur par une dalle de *tetxontli* : au sommet un trou d'air. La plupart des *temāxcalli* étaient cependant de simples chambres sans fourneau adjacent ; dans ce cas le feu était enlevé avant qu'on se servit du bain. Quand le tout était bien chauffé une natte était posée sur le sol et le patient entraînait, accompagné parfois d'un aide porteur d'un vase plein d'eau et d'une poignée de feuilles de maïs ; cette eau devait être lancée sur le plancher et sur les murs surchauffés pour produire de la vapeur, ces feuilles servaient à battre le corps du malade et surtout la partie dolente. Fréquemment, mais non pas toujours cependant, on se plongeait dans l'eau froide aussitôt après une abondante sudation. Appliqué à presque toutes les maladies, (1) ce traitement servait surtout à combattre les fièvres produites par la constipation, les morsures ou piquûres d'insectes ou de serpents venimeux et les courbatures, et aussi à soutenir les forces des femmes enceintes et à les purifier.

1. Ce traitement est encore suivi non-seulement par les indigènes du Mexique et de l'Amérique Centrale mais aussi par ceux du Nouveau-Mexique et par un très grand nombre de tribus des Etats-Unis.

CHAPITRE VII

Pharmacologie.

Indépendamment des plantes, animaux et minéraux que nous avons cités dans le chapitre III, nous en avons classé dans le présent chapitre un certain nombre d'autres que les Mexicains employaient comme remèdes. Nous avons essayé d'identifier le plus grand nombre possible de ces drogues. Nous donnons d'autre part la signification de leurs noms *nahuatl*. Pour les plantes aux sujet desquelles nos recherches d'identification sont restées vaines, nous résumons la description qu'en ont laissée les auteurs anciens (1). Nous avons adopté le classement par ordre alphabétique dans chacun des règnes, ce qui rendra les recherches plus faciles.

§ I. — *Régne végétal.*

Aauaton. — Diminutif d'*Aauall* = chêne. Voir *Tlalcapulin*.

1. Vers 1869, M. Boban envoya du Mexique au Ministère de l'Instruction publique plusieurs caisses de plantes d'un usage médicinal parmi les indigènes; mais ces plantes durent vainement faire anti-chambre en attendant d'être envoyées à des botanistes pour être examinées et jamais leur expéditeur n'en n'entendit parler. Nous avons tout lieu de le regretter.

Acaoxitl. — *Acall* = roseau, *oxill* = résine. — Baume employé pour les maladies des yeux.

Acaxoxilotic. — *Acallc* = tige, roseau ; *xilol'c* = qui porte épi. Arbuste. Croissant sur les monts ; feuilles très nombreuses, longues et larges, réunies par leur tiers inférieur, en groupes de 2, 3 ou 5 ; branches minces ; racines longues, blanches et grêles, de saveur styptique. Emploi : pulvérisées avec de l'eau contre les rechutes, antithermique. Après l'usage, prendre de la bouillie yolatolli.

Acocotli. — *Bideus pilosa* (Comp.). La poudre de la racine mélangée à celle de la *tuna* s'employait en emplâtre pour les fractures des os du pied.

Acocoxiuitl. — *Xiuitl* = herbe, *acoco* = herbe qui pousse dans les fontaines (*all* = eau). Arbrisseau élevé, croissant sur les monts, formant des thalles ; feuilles étroites et longues, vertes et rouges ; racines grosses, longues, à mince peau noire, à nombreuses radicules, à saveur un peu piquante. Usages : lavements et décoctions contre les abcès dans le membre ou intérieurs, quand le malade rendait de la matière par l'urine et s'amaigrissait. Antithermique, digestif. Le lavement devait être clair et la décoction froide.

Aitzollin. — *All* = eau, *itzollin* = nom d'une espèce de jonc (*itzlli* = obsidienne, *tollin* = jonc). Plante verte croissant au bord des eaux douces ; feuilles dures, pointues et coupantes ; fleurs à 3 ou 4 pétales étroites, comestibles ; racines rouges ou blanches, à peau noire. Emploi : écorcées et pulvérisées, contre la constipation et l'anurie.

Amaxtlatl. — *Tradescantia virginica*. — *All* = eau, *maxlli* = ceinture. La décoction de la racine pure ou mêlée à du

cacao ou à du pulque, additionnée de piment et de graines de calebasse, était employée contre la strangurie.

Amolli ou **Quilamolli**. — *Atl* = eau, *molli* = potage, aliment. Herbe croissant sur les collines, dans les terres chaudes; feuilles en forme de cœur; tige moyenne; fleurs blanches, larges, épanouies; racines déliées et larges. Emploi : feuilles en cataplasmes contre les inflammations et douleurs de la tête, les maux d'yeux des enfants; diurétique antithermique. Une autre herbe du même nom et à peu près semblable et dont les feuilles étaient rondes, était employée en décoction comme purgatif et guérissait les bubas et les maladies qui empêchaient les mouvements. Ces plantes renfermaient un principe saponifiant et leur décoction était aussi employée pour laver les cheveux.

Aquitztli. — *Aqui* = fini en pointe, *itzli* = obsidienne. Petit arbrisseau; feuilles longues et minces, produisant des ampoules sur la peau. Le suc ingéré faisait sortir des pustules varioloïdes.

Atlepatli. — *Atl*, *palli* = poison, remède (1). Poison violent; croissant au bord de l'eau, dans les marais; produisant des ampoules sur la peau. La poudre de la plante fraîche s'employait contre les dartres *xoll*.

Atltilatl. — *Atl*, *tililic* = noir. Petit fruit noirâtre, sucré, un peu aigrelet. Les feuilles s'employaient dans les *temazcalli* pour préparer l'eau du bain.

Auacatl. — *Laurus persea*, avocatier, plante qui fournit le beurre végétal. Les nourrices devaient s'abstenir de ses fruits.

1. *Palli*. Il est intéressant de remarquer que chez les Mexicains *palli* signifiait poison et remède comme chez les Grecs le mot *pharmakon*

Axoxoctic. — *Atl, xoxoctic* = vert. Tige mince, verte, longue d'un empan ; fleurs blanches ; racine unique, longue d'un empan, cylindrique, à peau blanche, un peu piquante. Emploi : la peau de la racine délayée dans de l'eau, contre la fièvre pourprée.

Azcatzontecomatl. — *Tzontecomatl* = tête, *azcall* = fourmi. S'employait en instillations dans les yeux.

Azpan. — En décoction contre la sécheresse du nez et les rugosités de la peau.

Çaçacilli. — Plante basse, croissant sur les monts, feuilles minces et larges ; fleurs blanches ; racines sucrées. La racine pilée avec de l'eau et un peu de *chiantzolzoll* servait contre les flux de sang, contre les fractures, en emplâtre avec une substance adhésive telle que le *tzaculli* (= colle) ou le *xochicolzoll* ; employée aussi pour mûrir les abcès, les bubas et contre les corps étrangers des plaies.

Çaçalic (= gluant). — *Mentzelia aspera* (Loasacées). Tige ligneuse et effilée ; feuilles comme celles de l'amandier, disposées de 3 en 3 ; fleurs petites et rouges en grappes ; racines fibreuses, larges, délicates, glutineuses. Emploi : contre les vomissements et les flux du sang, contre la conjonctivite et l'ectropion ; purgative ; la racine moulue en emplâtre sur les fractures,

Cacauaquauitl. — *Cacauall* = cacao, *quauitl* = arbre. Cacaoyer. Ses graines servaient de monnaie à plusieurs parties du Mexique et de l'Amérique Centrale. Quatre espèces reconnues :

1°) *Cacauaquauitl*. — La meilleure, ayant le plus de fruits

2°) Espèce du même nom, de taille moyenne, à feuilles et à fruits plus petits que les précédents.

3°) *Xochicacauaquauill*. — (*Xochill* = fleur). De moindre importance.

4°) *Tlalcacauaquauill*. — (*Tlalli* = terre). La plus petite.

Ces quatre espèces produisaient les mêmes effets ; cependant les premières étaient employées comme remèdes et la quatrième servait surtout à faire la boisson. Quatre grains de cacao et une once d'olli étaient prescrits en boisson contre les flux de sang. Cette plante s'apprêtait de plusieurs façons, seule ou mélangée à du maïs ou à d'autres végétaux.

Cacauatl. *Arachis hipogea* (Lin.), appelé aujourd'hui *cacahuete*. Hernandez dit que les fruits qui se nommaient *manni* servaient à faire une huile calmante qu'on employait mêlée à l'eau ; ingérés en trop grande quantité, ils provoquaient des désordres dans l'estomac et les voies urinaires.

Çacamalinalli. — *Çacall* = paille, *malinalli* = liane. La racine était utilisée pour racler les cataractes.

Çacatlechichi. — *Çacall*, *chichi* = chien. *Baccharis amara* ou *Erigeron gnaphalioides* (Comp.). Contre fièvres intermittentes.

Capulin. — *Prunus capuli* (Rosacées), *crassus capolin* (Amygdalacées). Fruits comestibles. Les feuilles et les bourgeons fournissaient un suc employé en instillations dans les yeux.

Chapulxiuitl. — *Chapulin* = sauterelle, *xiuitl* = herbe. Tige verte d'où naissaient directement les feuilles. Les tiges et les feuilles pulvérisées en emplâtre sur les plaies contenant des corps étrangers pour faire sortir ceux-ci ; contre les coupures et les suppurations.

Chian. — *Salvia chian*. La graine moulue avec long comme un doigt de la queue du *tlalquatzin* (sarigue), délayée dans de l'eau et bue par une parturiente qui ne pouvait accoucher provoquait l'expulsion. La racine crue, pulvérisée avec celle

du *quetzaluexotl*, s'administrait en bouillie contre les crachements de sang, la toux opiniâtre et les selles purulentes.

Chiantzotzoll (= *petit Chian*). — Plante dont la feuille ressemble à celle du lierre ; les fleurs blanches et délicates sont couvertes de petites nervures ; graines blanches ; racines astringentes et amères. Emploi : en boisson comme antithermique et contre les flux de sang.

Chicalotl. — *Argemone mexicana*. Plante épineuse dont le suc s'employait en instillations dans les yeux.

Chichiamolli. — L'une des *coyoxochill* = fleurs du coyote (renard, chacal américain). — *Bryonia dioica* (Cucurbitacées). La décoction employée contre les pellicules.

Chichiantic. — *Chichianto* = verveine. Arbuste croissant sur les monts ; feuilles et branches un peu rougeâtres ; racines comme un petit radis, un peu sucrées. La décoction était l'unique boisson que devaient prendre ceux qui s'étaient purgés avec le *cocoxiuilt*.

Chichicaquilitl. *Chichic* = amer, *quilitl* = herbe comestible, *all* = eau. Plante très amère, d'un vert cendré. Stomachique, antithermique. Prise à jeun, purgative.

Chichicpatli ou **techichitl** ou **chichicquauitl**. — *Panax*, (gin-seng ??). Feuilles rudes, comme celles des germandrées ; à la pointe des tiges, fleurs jaunes entassées ; tiges assez grandes ; racine odoriférante, un peu amère et mordante, couverte de radicelles. La racine est apéritive ; une poignée des feuilles mêlées à de l'eau résolvait ou mûrissait les apostèmes, enlevait les douleurs du ventre, était carminatives, guérissait la teigne, tuait les poux. L'herbe crue, mangée à jeun, préservait de la peste ; la décoction prise le matin pendant quelques jours guérissait la fièvre tierce.

Chichilquiltic. — *Chichillic* = jaune, *quiltic* = vert. — Croissait sur les monts. Ecorce rougeâtre ; rameaux longs et très espacés ; branches rondes, noueuses ; feuilles étroites, s'élargissant et finissant en pointe ; racines comme des ceps de vigne, blanches, à peau noire, un peu sucrées. Emploi : pulvérisée avec des grains de maïs, antithermique, diurétique. Incompatibilités : aliments chauds et choses acides.

Chichimecapatli. — *Chichimeca* = nom d'un peuple du Mexique, *patli*. Voir *Ololtic*.

Chichipiltic. — *Chichi* = têter, et *pilli* = enfant. Employée contre les croûtes du nez.

Chichiualquauitl. — *Chichiulli* = mammelle, *quauitl*. Voir *Tecomaxochill*.

Chilli. — Piment indien. Douze espèces principales. Fournit des gousses appelées *axi*. On l'employait dans tous les plats. Causait des ventosités, de la diarrhée avec du ténésme ; aphrodisiaque. Emploi : mélangé au *millomatl*, il combattait les phlegmasies, surtout celles de l'articulation de la hanche qui produisaient la sciatique ; il était recommandé de piquer le ventre et les lombes des gens étiques avec des aiguillons imprégnés de *chilli*.

Chilpanton. — Plante élevée, croissant sur les monts ; feuilles longues et larges ; fleurs rouges ; racines épaisses, longues, blanches, à peau noire, amères, employées cuites sur un *comal* (vase de terre plat et non verni) et pulvérisées avec de l'eau contre la toux et les épistaxis.

Chiltecpin. — *Capsicum microcarpum*. *Chilli*, *tecpin* = puce, piquant, Voir *Mecaxochill*.

Chipilli. — Employée en emplâtre contre les blessures de la tête.

Cicimatic. — Plante rampante, semblable au navet, croissant sur les montagnes ; tige grosse, rouge ; feuilles de 3 en 3, en cœur, comme celles du haricot ; fleurs rouges, en grappes, produisant de petites gousses ; racines fades, dures, grosses comme la tête, longue de 40 à 50 centimètres, teintées de rouge, à peau épaisse et noire. Emploi : la racine pulvérisée en décoctions servait à laver les plaies et était kératinisante, d'où son autre nom de *palanca patli* = remède des plaies. Topique excellent contre la conjonctivite avec ectropion nommée *ixnacapachiui*, (*ixlli* = yeux, *nacatl* = chair, *pachiui* = se remplir) ; le suc était exprimé dans l'œil à travers un linge. Employée aussi contre la diarrhée ; redonnait des forces aux accouchées. La racine cuite était prescrite contre les flux de sang.

Cimatl ou **quaucoc** ou **tlacimatl**, appelée aussi **yurititaquara** ou **cureci** dans le Michuacan. Feuilles, presque rondes, de 3 en 3, semblables à la nummulaire ou véronique ; tiges pourpres et traînantes : fleurs rouges en épis ; graines petites et rondes ; racines larges et fibreuses. Se trouve dans les lieux tempérés ou un peu froids. Plante astringente ; guérissait les plaies, mûrissait les humeurs et apostèmes, arrêtait les vomissements ; mâchée et bue à la dose de deux drachmes, calmait les douleurs de la syphilis ; elle diminuait les inflammations des yeux, tuait les poux.

Cuiapatli. *Ciuatl* = femme, *patli*. *Eriocoma floribunda* (Comp.). Stomachique, diurétique. Racine pulvérisée et délayée contre les selles sanguinolentes. S'employait dans les accouchements pour faciliter l'expulsion.

Coanepilli. — *Coatl* = serpent, *nepilli* = langue. Racines blanches, peu flexibles, légèrement sucrées. La surface et la moëlle de la plante sont blanches, les feuilles rondes,

vert clair. Cette plante pousse dans les champs, les lieux incultes ; rare sur les monts. Antithermique, émétique et purgative. Mode d'emploi : une racine pour quatre purgations. Si l'effet purgatif était trop fort on l'arrêtait avec du bouillon de poule ou du *yolalolli*.

Coatli. — *Coatl* = serpent. Bois souple ; la décoction était bleue. Usage : maladies des voies urinaires.

Coatlxoxouhqui. — *Coatl*, *xoxouhqui* = vert. La graine étant ronde s'appelait *ololiuhqui* ; elle s'employait pulvérisée en emplâtre contre la goutte, Plante enivrante employée par les sorciers et par les prêtres.

Coaxiuitl. — *Coatl*, *xiuitl*. *Herba colubrina*. La décoction de cette herbe était réfrigérante. Employée pour empêcher la coagulation du sang dans les entorses des tendons du cou.

Coçauicpatli. — *Coçauic* = qui est jaune, *patli*. Emploi : décoction tiède de la racine contre la toux et l'hémoptysie survenant après une chute.

Coçolmecatl. — *Coçolli* = lignées, *mecatli* = corde. *Smilax rotundifolia*. Emploi : La racine en poudre sur les plaies de la bouche et des organes génitaux.

Cococpatli. — *Cococ* = malade, *patli*. Voir *Cococxiuitl*.

Cococxiuitl ou **cococpatli.** — Plante croissant sur les monts. Rameaux et feuilles d'un vert jaunâtre ; fleurs orangées, aux extrémités des branches ; fruits petits, amers ; tronc noueux ; racines sarmenteuses, presque aussi piquantes que le piment ; feuilles vertes d'un côté, blanches de l'autre comme le polypodium. Emploi : feuilles comme topique pour les blessures et les vieilles plaies ; la racine en lavement contre la constipation. L'usage devait en être modéré.

Cocopi. — Plante semblable au maïs. Emploi : graines carbonisées, mélangées à quelques grains de maïs grillés et pilés, administrées sous forme de bouillie additionnée de *Chil-molli*, trois fois par jour, contre les selles sanguinolentes.

Cocoyatic. — Racine souterraine, comme une tête d'ail ; s'employait au début d'un traitement ; on lui attribuait des propriétés merveilleuses pour relever les forces des moribonds et guérir les dysenteries. La racine et la graine pulvérisées s'absorbaient par le nez. Si la dose était trop forte, il se produisait de l'épistaxis.

Cocoztic, ou **cocoztomatl**, ou **cocoztli**, ou **cocozton**. — *Coztic* = jaune, *tomatl* = tomate. Grosse plante ; tige mince, longue, ronde ; feuilles à trois pointes ; fleurs blanches, petites, d'où naissent des fruits semblables aux cerises mais blancs. Racines jaunes, inodores et insipides, employées pilées dans un liquide, diurétiques, et usitées contre la gravelle ; pilées avec de l'huile d'amandes douces, elles servaient à imbiber des mèches de coton pour panser les voies urinaires.

Cototzauhquixiuitl. — *Cototzauhqui* = replié, *xiuitl*. Croissait sur les coteaux ; feuilles et branches minces et étroites ; racines un peu piquantes et sucrées. La décoction de la racine pilée était purgative et expectorante.

Coyolxochitl. — *Coyolli* = grelot, *xochill*. *Martagon volatile mexicanum*. Employée contre l'épistaxis, la dysenterie, la fièvre.

Coyototomatl. — *Coyoll* = chacal, *tomatl* = tomate. Plante produisant un petit fruit comestible nommé *milltomatl*, (=tomate des champs cultivés), à peau jaune, sucré, serrant un

peu la gorge. Emploi : la racine en décoction pour purifier le lait, nettoyer les intestins. Dans la famille des *tomatl* les Mexicains ont rangé des plantes qu'aujourd'hui nous ne connaissons nullement sous le nom de tomates.

Coyoxochitl. — *Coyotl* = chacal, *xochill*. Voir *chichiamolli*.

Copalxiuitl. — *Copal* = copal, *xiuill*. *Schenus molle* (?) (Linné). Stomachique, diurétique, employée en fumigations pour les yeux.

Cozcaquauhxiuitl. — *Cozcaquauhlli* = zopilote royal ou *Sarcoramphus papa* (de *cozcatl* = collier et *quauhlli* = vautour). Plante basse ; nombreuses branches verdâtres ; feuilles larges, longues, pointues. Elle produit de petits raisins, longs et verts, contenant des graines. Emploi : feuilles sèches en poudre, mêlées avec celles du *quauhyayoual* comme remède pour les fractures des os et l'altération des nerfs, sous forme d'emplâtre avec une résine pour excipient. Racines inusitées.

Cozcozcapatli ou **quauhmecatl** ou **cozcoztic** ou **palan-capatli**. — *Cozcoztic* = jaune, *patli*, *quauill*, *meca'l* = corde, *cozcoztic* = jaune, *palanqui* = plaie. Espèce de salsepareille. Tige grosse, avec de rudes épines, de nombreuses vrilles ; feuilles pointues ; racine unique. Se trouvait dans les fentes des volcans. Emploi : décoction de la racine pulvérisée, contre les douleurs des jointures dans la syphilis ; sudorifique ; contre les tumeurs et les vieilles plaies.

Coztomatl (= tomate jaune). Se trouvait partout. Racine très amère, rondelette, blanche, à peau jaune ; fruits jaunes, petits, sucrés, comestibles. La racine était digestive et antithermique.

Cuetlaxochitl. ou peut-être **cuitlaxochitl**. *Cuetlachlli* =

loup américain, *cuillatl* = excrément, *xochill*. Arbre sylvestre, d'où coulait un suc laiteux quand on cassait les branches. Très belles fleurs rouges. Usages : décoction prescrite en boisson aux nourrices.

Cuitlapatli. — *Cuillatl* = fondement, *palli*. Branches longuettes et creuses, 2 ou 3 sur chaque pied ; feuilles larges comme l'oseille ; racines grosses comme un radis, jaunes claires, à peau blanche. Cette plante croissait sur les monts. Usages : la racine sèche pulvérisée avec de la résine en emplâtre sur les petites tumeurs de la gorge et les écrouelles ; également employée contre la spermatorrhée et la leucorrhée et aussi contre les *xochiciuiztli* ou hémorroïdes (*xochill*, *iciuiztli*, = action de presser). Usage externe.

Ecuxo. — *Ecuxoa* = éternuer. Plante que l'on respirait contre la céphalalgie.

Eloquiltic. — *Eloll* = épi de maïs vert, *quillil* = herbe comestible. Croissait sur les monts. Branches longues, minces. Emploi : décoction des feuilles pilées. Digestif, diurétique.

Epazotl. — *Chenopodium ambrosioides*, (Chenop., Linné). Digestif, emménagogue, sudorifique, diurétique, antihelminthique.

Exixi. — Plante à petites feuilles comestibles entrant crues ou cuites dans diverses préparations ; se mangeait mélangée à l'atolli contre les selles sanguinolentes.

Ezpatli. — *Eztli* = sang, *pâtli*. — *Croton sanguifluum*
Usages : décoction composée contre les douleurs de poitrine.

Huitzizilxochitl ou **Quachichil.** — *Huitzitzilin* = colibri, *xochill*, *quaitl* = tête, *chichilic* = rouge. — *Læselia coccinea* (Polémoniacées). Employée en décoction pour laver les cheveux

Yamancapatli. — *Yam anqui* = mou, doux ; *palli*. Plante à tronc flexible, produisant un suc gras de couleur grisâtre ; tronc lisse mais noueux aux fourches ; feuilles comme celles du pourpier ; racines filamenteuses, grosses, donnant lorsque coupées un suc de la couleur de l'encens. Usages : racine pulvérisée en emplâtres contre la gangrène et le cancer ; astringente ; bue en décoction contre la gastralgie, les arthrites, la gengivite.

Yamolli. — *Amolli* = noir. — Petite pomme noire, très amère. Usage : contre les pellicules de la tête.

Yauhtli. — Espèce d'absinthe. Plante très verte ; nombreuses branches hautes, continuellement odorantes. Usages : antidiarrhéique ; pulvérisée avec du cacao, et le mélange grillé était bu contre les hémoptysies et la fièvre.

Ichcayo. — *Ichcatl* = qui a du coton. Plante croissant sur les monts ; sans tige ; feuilles nombreuses, longues d'un doigt, velues et cendrées, employées pilées en emplâtre sur les bubas.

Yecuxoton. — *Yecuxoa* = éternuer. C'est le tabac. Employé contre le coryza. Voir *picietl*.

Yetl. — Tabac. Voir *picietl*.

Ilacatzihqui (= qui est roulé). — Plante rare croissant dans les lieux incultes, les bois ; feuilles petites, rondes, inusitées ; racine comme un cordon tordu, blanche, à peau noire ; cette plante est d'un goût piquant et sucré. Usages : antithermique ; la racine est purgative ; une racine pour 4 purgations ; si l'effet est trop violent, prendre du bouillon de poule ou du *yolatolli*.

Yoalxochitl. — *Yoalli* = brun, *xochill*. — Arbuste de la taille d'un figuier. Feuilles vertes, longues, larges, pointues,

d'odeur nauséabonde; fleurs blanches, s'ouvrant la nuit, très odorantes. Emploi : les feuilles et les bourgeons pulvérisés contre les gonflements nommés *ixlactotonqui* (*ixlac* = blanc, *tonqui* = brûlant); contre la gale et les ampoules. **Yolloxochitl** — *Yollotl* = cœur, *xochill* — *Magnolia glauca*. — Ses graines étaient antiépileptiques.

Itzcuinpatli. — *Itzcuinlli* = chien, *palli*. = poison. *Seneccio canicida*. Ellébore — Hernandez en décrit 4 espèces; la première prise à la dose de 3 gr. 5 par jour pendant 9 jours et en observant le repos guérissait les lépreux; la deuxième espèce guérissait la gale et les maladies prurigineuses.

Itxiayauatl. — Croissait sur les rochers; feuilles rondettes et vertes, inusitées; racines noirâtres. Emploi : la décoction était antithermique, purifiait les urines; pulvérisée contre les éruptions de la tête chez les enfants; antidiarrhéique; moulue avec la feuille d'*eloquillic* contre la constipation.

Ixnexon (Diminutif de *Inextli*). — *Ixtli* = roseau, *nexlli* = couleur cendrée. — Plante rampante; feuilles vertes, arrondies, pointues, inusitées; racines un peu amères, se donnaient pulvérisées avec quelques grains de maïs en boisson aux parturientes avant leurs bains.

Izeleua. — Arbrisseau rare croissant sur les monts; feuilles rondes très vertes; fleurs violettes; racines grandes et noires. Emploi : racines coupées en morceaux et cuites avec des pépins de calebasse et des grains de maïs, filtrer et boire la décoction contre les rechutes; si une femme faisait une rechute de maladie pour avoir eu des rapports sexuels trop prématurés, elle prenait 3 ou 4 fois ce remède. Vomitif prescrit au début des maladies, cru et pilé, mélangé à de l'eau.

Antithermique, cardiaque. S'administrait après du bouillon de poule.

Iztac çaçalic. — *Iztac* = blanc. — Voir *Çaçalic*.

Iztac chichicquauitl. — *Iztac*, *chichic* = amer, *quauitl* = arbre. — Emploi : la racine cuite dans du *pulque* contre la toux continuelle. S'abstenir de choses froides et de boire après la prise.

Iztac palancapatli. — *Iztac*, *palanqui* = ulcères, *patli*. — Plante très verte, croissant sur les coteaux ; feuilles très minces, inusitées ; fleurs blanches et rouges inusitées ; racines nombreuses, longues, grosses, dures, pulvérisées avec de l'eau contre les ulcères et en emplâtre contre la gangrène.

Iztacpatli (= remède blanc). — Plante s'étalant sur l'herbe ; feuilles fines comme celles du cèdre, vert clair ; fleurs rouges ; racines grosses, blanches, amères. Emploi : pulvérisée contre les abcès sous-cutanés ; boire en même temps une décoction d'*iztacquauitl*.

Iztacquauitl (= arbre blanc). — Croissant dans les pays montagneux ; branches minces ; feuilles rougeâtres ou violettes ; racine comme celle du *cimall*, aussi grosse, très blanche, un peu spongieuse, légèrement sucrée. Antithermique. Emploi : la racine en décoction : purgative, purifie l'urine et guérit les organes génitaux en faisant sortir du pus de l'intérieur ; contre les blessures de la tête. La plante entière pulvérisée en emplâtre contre la conjonctivite et la blépharite.

Iztacquiltic. — *Iztac*, *quiltic* = vert. — Arbuste croissant sur les monts ; branches longues ; feuilles minces comme celles du cèdre ; écorce très lisse ; tige un peu piquante. Emploi : contre la rétention d'urine boire la racine pulvérisée

et délayée dans de l'eau, ne pas boire autre chose. Vomitive contre les hémoptysies. Guérissait l'épilepsie au début. Mêlée au *uauauhtzin*, dérivatif dans les expectorations.

Iztac xixpatli. — *Iztac*, *xixioli* = avoir la lèpre, *patli*. — Usage : la décoction bue mêlée au pulque pour les maladies de vessie.

Iztactzapotl ou **Cochitzapotl.** — *Iztac* = blanc, *cochi* = dormir, *izapoll* = zapote. — *Casimiroa edulis*, (Rutacées).

Iztauhvatl. — *Absinthium Indicum*. *Artemisia laciniata* ou *mexicana*. (Comp).— Plante amère. Bue avec de l'eau : vomitive ; antithermique ; diurétique ; contre la céphalée. Moulue avec l'intérieur des bourgeons de *quauhyayauatl* et infusée : cardiaque.

Iztlecauhticmixitl. — *Izlleil* = tumeur sur la paupière, *cauhtic* = ligneux. Mixitl ligneux employé pour soigner les tumeurs des paupières.

Matlalquauitl ou **Matlalxiuitl.** — *Matlallin* = vert, *quauitl*, *xiuitl*. Gayac. Employé contre les bubas, dartres, plaies de la tête, etc.

Mecapatli. — *Mecatl* = corde, guirlande, *patli*. *Smilax officinalis*. Salsepareille. Présentait très peu de différence avec la salsepareille d'Espagne. S'administrait de très nombreuses façons. Drogue très estimée. Employée surtout en décoction. Diurétique. Sudorifique, antiarthralgique.

Mecaxochitl. — *Mecatl*, *xochitl*. — Herbe trainante, ressemblant à des cordes tordues, large comme 2 paumes. Feuilles grandes, grosses, odorantes de saveur aiguë. Tige dure, ronde, tordue. Racines filamenteuses. Se prenait avec du cacao en boisson très agréable, parfumant la bouche. Contre les coliques et les hémoptysies ; toni-cardiaque, stomachique.

Memeya. — (= qui suinte du lait). Croissait sur les monts. Feuilles longues, larges, pointues. Fleurs blanches. Racine blanche, à peau chatair, insipide. Emploi : pulvérisée avec du maïs et de l'eau, contre le mal de ventre, à jeun, puis prendre du *yolatolli*. Purgative. Antihelminthique. Incompatibilité : piment.

Metl. — (= Maguey), *Agave americana*. Voir. *Tlacamell*. Espèces très nombreuses, une trentaine environ. Usages très nombreux.

Mexiuitl. — *Mell* = maguey, *xvill*. « Plante (qui pousse au milieu) des magueys » (1). Plante à plusieurs branches procédant d'un pied unique. Branches, feuilles et fleurs rougeâtres. Feuilles larges et dentelées. Croît sur les montagnes et parmi les magueys. Goût piquant. Emploi : racines et feuilles pulvérisées en emplâtre additionné d'un peu de résine de pin et recouvert de plumes, contre les bubons et les parasites.

Michiuauhtli. — *Michui* = poisson, *uauhlli* = sariette. Espèce de blette employée dans le traitement des bubas.

Mixitl. — Petite plante vertet très étalée. Emploi : graine pulvérisée en emplâtre *in loco dolente*, dans la goutte ; usage externe.

Mizquitl. — *Mizlli* = lion, *quilill* = herbe comestible. *Prosopis dulcis*, *inga* ou *mimosa circinalis*, (Linné). Acacia — Emploi : suc des feuilles et bourgeons en instillations dans les yeux malades.

Nanacace. — Plante de la famille des Composées, du genre des Onopoides (Hernandez). Racine amère, d'un goût un peu mordant. Fébrifuge, sudoripare. Cardiaque.

1. D'après M. Raynaud c'est de cette plante que la ville de Mexico tirait son nom.

Nanauapatli. — *Nanauatl* = syphilis, *patli* — *Solidago montana* — Employée contre la syphilis et les ulcères.

Nochtli. — Voir *Tuna*.

Ocopiaztl. — *Ocoll* = pin, *piaztl* = calebasse longue. Voir *Tlilpotonqui*.

Ocotzotl. — *Ocoll* = pin, *tzotl* = sueur épaisse, résine. Résine employée en emplâtre contre les abcès de la tête.

Ololiuhqui. — (= rond) — Voir *Xixicamatlie*.

Ololtic. — *Ololoa* = arrondir — Plante amère ; feuilles peu larges semblables au graminé et au *chichimecapalli* (= remède chichimèque). Tige longue de 1 empan 1/2 (environ 20 à 30 centimètres) ; fleurs blanches ; trois petites graines en triangle ; racine de la grandeur et de la forme d'une noix, laiteuse. Emploi : racine pulvérisée en suspension dans de l'eau comme boisson contre l'enflure du visage. Purgative.

Omiztli (= faible, passion). — Plante qui rendait fou ; probablement une solanée.

Oquichpatli. — *Oquichtli* = homme, *patli*. — Plante rampante comme le *lianquixpepella* ou *Euphorbia maculata* ; feuilles très vertes, rondelettes, un peu pointues, alternant avec les fleurs ; racine cylindrique, longue d'un empan (20 cm. environ), piquante, blanche à peau jaune. Emploi : 1/2 doigt de la racine pulvérisée en lavement, contre l'impuissance même invétérée.

Oxiti. — Résine employée en macération contre les croûtes galeuses de la tête.

Picietl. -- Tabac. Emploi : sentir les feuilles fraîches, contre la migraine ; usité seul ou associé contre beaucoup de maladies, pour panser les plaies, etc.

Pinohen. — Nom actuel des pignons purgatifs cités par

Sahagun; c'est le *Jatropha curcas*, qui fournit une huile analogue à celle de croton.

Pipitzauac. — *Pipilac* = être pendu. *Eupatorium sessilifolium*. Drastique. Plante semblable à du foin de haute taille, Emploi : racine en poudre dans la boisson ; antithermique ; amenait des selles et des vomissements.

Poçualizpatli. — *Poçualizlli* = enflure, *patli*. — Croissai sur les monts ; feuilles aussi larges mais un peu plus petite que celles du figuier, vertes, dentelées, en pointe, rampantess amères ; racine comme le radis, blanche, à peau jaune, s'employait pilée avec les feuilles en emplâtres sur les plaies et les gonflements.

Pochotl. — *Bombax pentendrum* ou *ceiba* (Linné). — Un des plus beaux arbres (1). Le suc des racines était antithermique.

Quapopoltzin. — Plante croissant sur les monts ; rameaux minces, longs et fourchus ; fourches et fleurs jaunes racines touffues, amères, dont la décoction bue en mangeant était purgative, antithermique.

Quappachiutli. — *Quappachlli* = brun, *cuilli* = maïs. Les gros épis torréfiés et pulvérisés servaient contre le gonflement des luxations.

Quauheloquiltic ou **Quauhelochochitl.** *Quauill, eloquiltic, xochill.* — Arbustaire ; feuilles larges, longues et pointues, un peu épaisses ; fleurs bleu-clair ; racine piquante. La racine pulvérisée avec de l'eau était antithermique.

Quauhmecatl. — Voir *coçcoçcapalli, cocoçtic palanca-palli*.

1: C'est de lui que tiraient leur nom les *Pochteca*, marchands espions de Mexico, peut-être parce qu'ils tenaient conseil à l'ombre de son épais feuillage.

Quauholli ou **Tetetzmitic**. — *Quauill, olli*. -- Feuilles très vertes, flexibles, rondes ; branches rouges ; feuilles et bourgeons lactescents ; racine épaisse, longue, un peu sucrée, à peau châtain. Usage : le lait des feuilles et des bourgeons contre l'inflammation des yeux ; l'intérieur de la racine pulvérisé était antithermique.

Quauhteteco ou **Acauatl**. — *Heterotheca inuloïdes* (Comp.) ou *Daronicum mexicanum*. Emploi : vertiges, épilepsie, palpitations, débilité.

Quauhtepuztli. — *Quauill, tepuztli* = métal. L'écorce pulvérisée s'employait contre les maladies des cheveux.

Quauhtlactalhuatzli. — Arbuste à feuilles larges, vertes, rondes, espacées ; fleurs fauves ; racines grosses, blanches, flexibles, amères. Emploi : racines concassées, macérées dans de l'eau en boisson contre les bubas ; à jeun pilée dans de l'eau, diurétique ; en poudre sur les bubas ; digestif, purifie le lait, contre les rechutes.

Qu auhtlatlatzin. — *Quauill, tlallauhqui* = rouge, *tzin* = petit. Arbre produisant un fruit rond, comprimé en 2 parties contenant environ une douzaine de pépins blancs et ronds de la grandeur d'un réal. Pris à jeun comme purgatif et contre la gastralgie.

Quauhtlepatli. — *Quauill, tell* = feu, *patli*. Plante à tronc très noueux ; feuilles comme le basilic ; fleurs, terminales, dentelées, de teinte allant du blanc au rouge ; racine grosse, ligneuse, fibreuse, filamenteuse, astringente. Usage : la décoction agit comme le gingembre et la salsepareille ; prise à jeun pendant 15 jours et plus.

Quauhxiuitl. — *Quauill, xiuitl*. Voir *xochiocotzoll*.

Quauhxo-xouhqui ou **xoxouhcapatli**. — *Quauill, palli, xo-xouhqui* = vert. Plante croissant en terre chaude, semblable au lierre; rameaux verts, grimpants aux arbres et aux murs; feuilles arrondies et pointues; fleurs blanchâtres produisant une seule graine ronde. Graines et feuilles moulues avec de l'eau et mêlées à de la résine pour faire une mixture s'appliquant sur les points douloureux de la goutte; employée aussi contre les vieux ulcères. La graine se nommait *ololiuhqui* = rond; elle donnait des hallucinations. Si un médecin ne pouvait chez son client poser son diagnostic et ne savait quelle thérapeutique instituer il prescrivait au patient de boire cette graine mêlée à l'eau; ce remède enivrait le malade qui dévoilait sa maladie.

Quauhyayaua. — Plante croissant sur les montagnes, rameaux longs, verts au bout; feuilles petites, arrondies; racines inusitées; feuilles pulvérisées avec de l'encens comme parfum.

Quetzalmizquitl. — *Quetzal* = beau feuillage (1), *mizquitl*. Plante de terre chaude; nombreuses branches; feuilles vertes comme celles du cèdre, longues de 20 centimètres; pas de graines, la racine est nommée *coztomatl* (= jaune tomate). — Emploi: les feuilles et la racine moulues et délayées dans de l'eau en cas de rechute occasionnée par une indigestion ou par un coït prématuré.

Quetzaluexotl. — *Quetzal* = beau, *uexotl* = saule. Saule de petite taille. Les feuilles et les pousses pulvérisées avec des tortillas grillées et du *chian* contre la diarrhée et les flux

1. *Quetzal* est le nom de l'oiseau *Pharomacrus Mocinno*, dont les belles plumes de la queue étaient si estimées que ce mot était devenu synonyme de *beau* (belles plumes, beau feuillage, belle femme, etc).

de sang. La moelle des branches décortiquées contre les selles sanguinolentes. Les feuilles pulvérisées en emplâtre sur la tête contre les croûtes et l'inflammation. La décoction tiède comme antithermique.

Quilamolli. — *Quilil* = herbe comestible, *amolli* Voir *Amolli*.

Quimichpatli. — *Quimichin* = rat, *patli*. Arbrisseau ; poison violent ; *Veratrum album*. Usages : sur les plaies de mauvaise nature pour les déterger ; employée dans les maladies du cou etc. ; servait aussi à empoisonner les rats.

Tacanalcuiltic. — Plante agreste croissant sur les monts. La racine se nommait *tacanalli*, était de couleur cendrée, comestible quand elle était cuite. Usage : la décoction était galactogène, employée en boisson et en lotions sur les seins.

Tacanalcxiuitl. — Plante croissant sur les monts parmi le maïs ; branches très vertes, poilues ; feuilles longues, minces, inusitées. Racines blanches, arrondies, sucrées ; pilées avec un peu de maïs, se mangeaient bouillies. Antithermique.

Techichitl. — *Tetl* = feu, *chichitl* = amertume. Voir *chichicpatli*.

Tecomaxochitl. — *Tecomatl* = vase,alebasse, *xochitl*. Espèce de figuier. Belles fleurs jaunes, odorantes, renflées comme un sein de femme ; grimpant sur les murs. La plante se mêlait au cacao et la décoction du mélange faite à la chaleur du soleil était bue contre les maladies du cou et la toux continue.

Tecpatli ou **tlacalolli.** — *Tecpatl* = couteau. Plante gluante, saponifiante, employée contre les fractures.

Tememetlatl. — (= gésier). S'employait mêlée à l'em-

plâtre de *çaçalie* contre les fractures. La décoction servait aussi pour des lotions sur le corps.

Teometl. — *Teoll* = divin, précieux ; *mell* = maguey. Agave à feuilles vertes, rayées de jaune sur les bords. Usage : les feuilles cuites sous la cendre chaude fournissaient, un suc que l'on mêlait, avec 10 grains de calebasse moulus et du jus de *milltomall*. Cette mixture était bue à la fin du repas contre les rechutes ; il fallait prendre un bain auparavant et s'abstenir d'autre boisson.

Teonanacatl. — *Teoll* = divin, dangereux, *nanacatl* = champignon. Petit champignon qui poussait sous le foin ; rond, au pied haut, mince, cylindrique ; mauvais goût. Usage : 2 ou 3 contre la fièvre et la goutte ; aphrodisiaque.

Teouaxin. — *Teoll* = divin, précieux, *uaxin* = arbre comestible. *Acacia esculenta*. (Légumineuses). Décoction bien bouillie avec du piment et du sel contre la toux continueuse.

Tepeamalacotl. — (= qui croît sur les rochers (*tepell*)). Ressemble à une plante aquatique ; feuilles rondes et aplaties, terminales ; branches minces, longues, creuses ; racine comme une pelote arrondie, d'un goût piquant. Usages : digestive ; contre la toux. Dose : 4 pelotes pour les enfants.

Tepecopalquauitl. — *Tepell* = montagne, *copal*, *quauitl*. Arbre croissant dans les terres chaudes et dont on recueillait la résine qui était prise à jeun ; délayée dans de l'eau elle servait contre la diarrhée aqueuse ; en morceaux contre les selles sanguinolentes ; usitée en emplâtres sur les tumeurs.

Tepetomatl. — *Tepell* = mont, *tomall*. Plante à branches épaisses et vertes ; feuilles clairsemées, larges, dentelées fleurs jaunes ; racines minces, dures, happant la langue.

Usage : ses racines pilées avec les feuilles contre la constipation et l'anurie.

Tepexiloxochitlacotl. — Arbrisseau croissant sur les monts ; fleurs rouges ; des rameaux comme ceux du coignassier.

Tepozan ou **Topozan.** — *Buddleia americana.* — Usages : congestions de la tête, épistaxis ; les racines s'employaient, pilées avec celles de la plante précédente :

Tetetzmitic. — Voir *Quauholli*.

Tetzontzapotl. — *Lacuma mammosa.* — Cardiaque, anti-épileptique ; mêlée au pulque contre les maux de reins.

Texocotl. — *Cralægus mexicana.* — Le fruit astringent sert à faire une bonne gelée. La racine est apéritive et purgative.

Texoxocoyolli. — *Tell* = pierre, *xoxocoyolli* = *Oxalis violacea.* — Croissait sur les monts. Rameaux et pédoncules des feuilles allongés ; feuilles larges, vertes et teintées de violet. Une seule fleur, violette. Racine unique, ronde, jaune, à peau noire, pourvue de petites radicules, happe la langue. Usages : toute la plante pilée en emplâtre sur les tumeurs ; la racine pilée, sur un tampon de coton introduit dans les voies génitales pour combattre l'épuisement vénérien ; contre les rechutes, suites d'un coït prématuré, mêlée à celle de *chilpancton* en décoction contre les abcès intérieurs du ventre.

Tianquizpepetla. — *Tianquiztli* = marché, *petlatl* = natte. Selon Hernandez c'est le *Chelidonium majus* (grande éclair). D'après Sahagun c'est une plante rampante grasse ; nous adoptons ce dernier avis. Vers 1863 un savant de notre connaissance se trouvant dans les forêts du Mexique fut soigné

par des femmes indiennes et guérit d'une maladie qu'il dit être une fièvre typhoïde au moyen de cette plante qu'on lui appliqua en cataplasmes sur le corps et dont il but la décoction, d'un assez mauvais goût d'ailleurs. Il nous a dit que la *lianquixpepetl* employé était une plante rampante.

Tlaçalolli. — *Tlalli* = terre, *çalaa* = coller, cimenter, *olli* = résine. Voir *Tecpatli*.

Tlacametl. — *Méll* = maguey, *tlacall* = jaune. Espèce de maguey. La sève sucrée convertie en *pulque* se mêle à un grand nombre de remèdes. Les feuilles desséchées et pulvérisées avec de la résine s'employaient en application avec de la plume sur les points douloureux dans la goutte. Les jeunes feuilles cuites sous la cendre ou dans l'eau salée fournissaient un suc ou une décoction qui servait pour panser les blessures.

Tlachichinoaxiuitl. — *Tlachichinox* = contre la chaleur, (*chichinox* = chaleur), *xiuitl*. Petite plante à rameaux verts, minces ; feuilles de 3 en 3, étroites, pointues, croissant sur des rochers. Usage : la plante pulvérisée contre la chaleur de la bouche et de l'estomac et aussi contre la gangrène et la gale. Racine inusitée.

Tlachinoltetzmitl. — Plante lacteuse du genre *Sedum* (Crassulacées). Employée dans les maladies des yeux.

Tlacopatli. — *Tlacoll* = tige, *patli*. *Aristolochia mexicana*. Contre les douleurs flatulentes. Une autre espèce portant le même nom doit être l'*Héliantus glutinosus* ; la racine était pectorale et balsamique ; la plante en poudre servait pour les fractures et les luxations et comme cicatrisante contre les ulcères.

Tlacopopotl. — *Tlacoli* = tige mince, *popotl* = graminée

qui sert à faire des balais. La décoction de la racine s'employait contre la toux.

Tlacoxiloxochitl. — *Tlacotl, xilotl* = épi tendre, *xochitl*. *Calliandra grandiflora*. — Arbuste employé contre les flux de sang et les affections de la poitrine ; a été usité de nos jours contre la malaria ; la calliandrène, glucoside solide amorphe, est très irritante, poison violent.

Tlacoziuitl. — *Tlacotl, xiuitl*. Plante un peu haute, croissant sur les monts ; rameaux verts ; feuilles peu nombreuses, très vertes, minces, languettes : fleurs blanches ; racine blanche. Usages : antithermique ; en décoction contre la diarrhée, puis prendre du *yolatolli* ; lotions de la figure et des yeux contre la conjonctivite ; résolutif employé contre les abcès et gonflements.

Tlacochochitl. — Voir *tlacopalli*.

Tlalamatl. — *Tlalli* = terre, *amatl* = papier. Feuilles très vertes, réunies par trois ; fleurs jaunes dentelées ; racines longues, blanches à peau rouge, usitées contre les brûlures, les plaies suppurantes.

Tlalayotli. — *Tlalli, ayotli* = calebasse. Plante rampante ; feuilles en forme de cœur, de moyenne grandeur, pointues, comestibles ; tiges grosses, noueuses, trainantes ; les fruits sont de petites calebasses de la grosseur du pouce et remplies de graines velues ; racines grandes, rondes, filamenteuses, sucrées et amères. Usage : les racines en décoction sont purgatives ; moulues avec la résine *ocolzotl*, en emplâtre sur les abcès ; avec les feuilles, frotter jusqu'au sang les paupières enflées.

Tlalcacauatl. — *Tlalli, cacauatl* = graine de cacao. Pousse dans les lieux froids et pierreux, au bord de l'eau ;

feuilles longuettes comme celles du basilic, mais un peu plus grosses, de 2 en 2 ; tiges rudes, rondes, déliées, pourprées, portant à leur extrémité de petites fleurs bleues semblables à de petites têtes (chardon ?); racine ronde, de la forme et la grandeur des avelines, couverte entièrement de filaments semblables à des cheveux qui couvrent également une partie de la tige. Usage : on boit 4 gorgées d'une décoction de la racine contre les ardeurs de la chaleur et les maux de dents.

Tlalcapulin ou **Aauaton**. — *Tlalli, capulin* = prunier. Arbuste très touffu; croissant sur les monts; branches rouge foncé à l'extérieur, rouge à l'intérieur; fruit semblable à l'abricot; les amandes mûres sont rougeâtres extérieurement; racine longue d'une coudée, styptique, happe la langue. Usage : la décoction de l'écorce de la racine contre les selles purulentes.

Tlalchipilli. — *Tlalchi* = près de terre, *pilli* = enfant. Plante haute de 35 à 40 centimètres; feuilles vertes, larges, pointues, veinées; racine amère d'un brun-violet, à peau vert foncé — Usage : racine pulvérisée avec l'*acotzoll* sur les abcès.

Tlalmizquitl. — *Tlalli, mizquitl*. Arbrisseau croissant sur les monts; ressemble au *mizquitl*; racine unique, jaune comme du *cimatl*, longue, d'un bon goût — Usage : racine pilée avec de l'eau contre la diarrhée; anthithermique. Eviter les aliments chauds.

Tlalquequetzal. — *Tlalli, quequetza* = pluriel du nom de l'oiseau quetzal. Feuilles semblables à des plumes, à celles du mille-feuilles; tige ronde presque droite; fleur terminale blanc-jaunâtre; racine fibreuse. — Usage : la plante pilée

dans de l'eau, emménagogue, diurétique, topique pour les plaies et la teigne des enfants.

Tlalyetl (*Tabac terrestre*). — Plante sans tige; feuilles très vertes, larges, dentelées; fleurs jaunes, piquantes; racines minces, très fournies, piquantes. Usage: feuilles et racines pilées en emplâtre contre les hémorroïdes.

Tlamacazqui ipampa. — *Tlamacazqui* = prêtre, *ipampa* = pour. Branches grosses, longues; feuilles cendrées d'un côté, vertes de l'autre; fleur jaune, dure, à pétale; racines minces, nombreuses, longues d'un empan (20 cm. environ), à mince peau rougeâtre, piquante, formant comme un petit fagot composé de fibres vermeilles très fines et flexibles. Usage: la racine pilée est bue à jeun avec de l'eau contre l'impuissance; prendre ce breuvage de grand matin, jeûner jusqu'à midi et faire usage d'aliments assaisonnés de piment.

Tlaolli. — Maïs. — Usage: faire cuire la nuit du maïs dans de l'eau; laisser prendre en masse; le matin exprimer l'eau que l'on boira à la dose de 10 onces pour tempérer les ardeurs de la vessie et tous genres de chaleur. Les tiges brûlées et mêlées à de la térébenthine guérissent certaines maladies de la tête.

Tlapalezquauitl. — *Tlapalezlli* = flux de sang, *quauitl*, (*tlapalli* = rouge, *ezlli* = sang). Feuilles larges, blanches puis tirant sur le rouge. Plante résineuse, glutineuse, odoriférante, astringente. Usage: décoction de l'écorce du tronc contre l'hémoptysie.

Tlapatl. — Petit arbuste; feuilles larges; fleurs blanches; petit fruit à peau verte, sans épines; graines noires, piquantes, enivrant, rendant fou. Usage: décoction des graines en lotion sur les points douloureux dans la goutte.

Tlapatli. -- Plantes à tiges vertes ; feuilles larges ; fleurs blanches, larges ; fruits ronds ; racine unique, blanche, sans odeur ni saveur appréciable. Usages : les feuilles cuites sont antithermiques, surtout contre la fièvre quarte ; les feuilles et les fruits sont employés en décoction contre les douleurs de la poitrine ; les feuilles en infusion sont instillées dans les oreilles pour combattre la surdité.

Tlaquilin ou Hachalindi. — *Marabillas indias* de Hernandez. Serait la *maravilla* espagnol, le jalap. Purgatif. Voir *Xalapay*.

Tlatlacotic. (= esclave???) Plante élevée ; nombreux rameaux massifs et noueux ; sur les nodosités les feuilles larges, pointues, languettes, vertes ; racine touffue, mince, jaune, à peau noire, d'un bon goût. Usage : se prenait après un purgatif et l'yolatolli.

Tlatlanquaye. — *Tlatlanqua* = mordre. Plante croissant sur les monts ; tige portant à son extrémité de petites branches avec des feuilles rayées, larges à la base, aiguës à la pointe ; fleurs fauves, languettes, un peu arrondies ; Usage : décoction des fleurs et des feuilles avant le repas contre la dysenterie, les vomissements : les douleurs utérines, la paralysie, etc.

Tlatlapanaltic. — *Tlatlapana* = brisé en plusieurs morceaux. Usage : décoction de la racine contre les bubas.

Tlatlauhcapatli. — *Tlatlauhqui* = rouge, *patli*. Plante à feuilles comme celles de la morgeline ; tiges déliées ; fleurs blanches ; racine unique, rouge blanchâtre, douce. Usages : diurétique ; contre les maladies de la poitrine, des yeux ; mûrit les tumeurs.

Tlatlauhqui (= rouge). Bois rouge employé en décoc-

tion contre les rugosités de la figure et pour laver les pieds en cas d'humeur.

Tlatlahuquixiuitl. — *Tlatlahuqui*, *xiuitl*. Employée en décoction contre la goutte.

Tlayapalonixiuitl. — Branches rougeâtres et cylindriques ; feuilles vertes terminales, dentelées, à 5 divisions ; tige unique ; fleurs de couleur fauve ; racine rouge, très divisée, à peau épaisse et violacée. Usages : racine concassée et fendue, en décoction jusqu'à réduction de moitié, à prendre contre la diarrhée et les rechutes, avant ou après les repas. Pour l'usage des enfants, ajouter à la décoction 5 graines de cacao.

Tlilpotonqui ou Ocopiaztli. — *Ocoll* = pin, *piaztli* = calebasse ; *potonqui* = puant, *tlilli* = noir. Feuilles sortant de terre directement, sans rameaux, vertes, dentelées, arrondies, longues de 20 cm. environ ; une tige les surmonte ; racines touffues, minces, longues. Usages : feuilles et racines pilées, dans de l'eau, à jeun, ou en emplâtres, contre les gonflements ; dans du pulque blanc, en boisson, contre les tumeurs ou, dans le même but, mêlées avec la racine de *xalacocolli*, plante à tiges vertes et semblables à des roseaux, à fleurs jaunes, croissant sur les montagnes.

Tlilticlamiaualli. — *Tliltic*. — ce qui est noir. « Utile pour ce qui est noir ». Remède pour les dents noires.

Tlilxochitl. — *Tlilli*, *xochitl*. Vanille. Décoction avec du cacao ou de l'ulli et du *chiltecpin* contre les hémoptysies. La décoction pouvait se faire dans du pulque quand on ne mettait pas d'ulli.

Toçancuitlaxcolli. — *Cuillaxcolli* = boyau, *toçan* = taupe. Feuilles rougeâtres, rondes, dentelées, inusitées ; branches

vermeilles, souvent mi-vertes et mi-rouges ; racines blanches à peau rougeâtre, arrondies, entrelacées ; poussant sur les monts — Usages : les racines grillées avec du chilli, puis cuites dans de l'eau, contre les selles sanguinolentes ; on devait boire ensuite du *chiantzotzoll*.

Tolouatzin, — *Toloua* = abaisser. C'est une espèce de *llapall*. Tiges comme celles du figuier ; fruits épineux, les épines enlevées ils sont ronds, divisés en quatre parties ; graines rouges. Usages : graine sèche moulue avec de la résine pour un emplâtre à recouvrir de plumes et d'attelles dans les fractures ; quatre feuilles dans de l'eau pour décoction antisyphilitique ; les feuilles mêlées au *chilli* jaune en emplâtre aussi contre la syphilis.

Tonacaxochitl. — *Tonacayott* = corps, *xochitl*. Plante rampante et grimpante, croissant dans les terres tempérées, odorante ; feuilles vertes, longues, larges ; fleurs longues comme le doigt, concaves, un peu velues, d'un bel aspect, rouges et violettes, inodores. Usages : pilée et mélangée au *tlachichinoaxiull* et délayée dans de l'eau était antithermique et diurétique. Plante d'un usage journalier avec le cacao.

Tonalchichicaquilitl. — *Chichic* = amère, *atl, quilitl*, *tonalli* = soleil, été ; *chichicaquilitl* = laiteron (*Sonchus*, de la famille des Composées). Plante poussant en terrain sec ; vert-cendré, très amère. Usage : antithermique, stomachique, employée aussi en instillations dans les yeux.

Tonalxiuitl. — *Tonalli*, *xiuitl*. Plante rampante, naissant dans les lieux humides ; feuilles cendrées, fragiles, minces ; fleurs blanches, jaunes au milieu ; la peau de la racine happe la langue. Usages : tiges et feuilles pilées contre la gale.

Topoçan. — Voy. *Tepoçan*.

Totoncaxiuitl. — *Totonqui* = chaude, *xiuitl*. Plante un peu haute, croissant sur les monts ; feuilles rondes, très vertes. Usages : feuilles et racines pilées avec de l'eau pour résoudre les tumeurs, bubons, furoncles, etc.

Totoncaxoxocoyollin. — *Totonqui* = chaude, *xoxocoyolli* = oseille. *Begonia tuberosa*. L'infusion de la racine était diurétique, purgative et employée en lavages contre l'inflammation des yeux.

Tuna ou Nochtli. — Figuier de Barbarie. On délayait dans de l'eau la poudre du fruit écorcé et on faisait boire ce mélange aux femmes qui ne pouvaient accoucher ou chez qui le fœtus était dans une mauvaise position.

Tzatzapalli xochicintli. — *Tzatzapalli* = épine, *xochicintli* = tige de maïs. Usage : les gros épis torréfiés et moulus s'employaient en emplâtres sur les gonflements et les luxations.

Tzatzayanalquiltic. — *Tzatzayana* = plante divisée, *quiltic*. Plante croissant sur les monts et entre les rochers, ayant un grand nombre de petites tiges sur la terre ; feuilles petites, très vertes, dentelées ; racine unique, moniliforme, blanche, à peau châtain. Usages : racine pilée dans de l'eau pour les nourrices dont le lait aigrit ; elles devaient en user longtemps ; même remède pour les diarrhées infantiles ; le suc de la racine pilée purifiait l'urine des enfants.

Tzipipalti. — *Tzipilt* = enfant tout jeune, *palti*. Usages : la décoction de la racine se prescrivait contre la diarrhée infantile.

Tzitzicaztli. — Ortie. S'employait en emplâtres sur le cou contre les douleurs de cette région.

Tzompantli ou Tzompanquauitl. — *Tzonitli* = tête,

pantli = pieu ; *tzomfantli* = lieu où l'on conservait les têtes coupées, *quauill*. — *Erythrina corallodendrum*. Usage : les feuilles étaient émménagogues ; l'écorce astringente.

Tzontecomaxochitl. — *Tzontecomatl* = crâne, tête coupée, *xochill*. Employée en injections dans les voies urinaires.

Tzopilotl ou **Tzopilotzontecomatl.** — *Swietenia Mahagoni*. (Cédrelacées). Acajou (Linné). Les pépins fournissent un suc oléagineux analogue à l'huile d'amandes amères et qui résoud les tumeurs et apostèmes, guérit les plaies, calme la toux. Servait également à préparer des cosmétiques.

Uauauhtzin. — *Uauhtli* = sarriette, *tzin* = petite. Plante élevée ; feuilles pubescentes, un peu cendrées ; racines épaisses, à peau jaune. Employée contre le gonflement et les supurations du membre, mélangée aux feuilles de *matlallin* ; en décoction contre la fièvre pourprée. On prescrivait la poudre des racines et des branches contre les affections des seins et la diarrhée chronique.

Ueitzontecon. — *Uei* = grande, *itzontecon* = dont la tête. Rameaux et feuilles vert foncé ; fleurs blanches, violacées ; racines rondes, blanches, à mince peau noire, de saveur fade. La poudre s'employait à jeun comme cardiaque et contre les coliques ; on la prescrivait aussi au début des accès de fièvre tierce ou quarte.

Ueinacatzli ou **Xochinacatzli.** — *Uei, nacatzli* = oreille, *xochill*. Plante semblable à l'astremère. Feuilles larges ; pointues, pendantes ; fleurs divisées, aux pétales pourprées à l'intérieur, vertes à l'extérieur, à odeur suave. Usages : antiasthmaticque, contre l'hémoptysie et les flatulences.

Ueipatli. — *Uei, patli*. Plante rare, croissant dans les

lieux incultes ; branches languettes ; feuilles rondes, dentelées, terminées en pointe, un peu velues ; fleurs campanulées, nombreuses, d'un bleu violacé ; racines blanches, arrondies, à écorce mince. La racine était employée comme purgatif ; moulue et délayée dans de l'eau avec des graines de calabasse et de cacao, on l'ordonnait contre les hémoptysies et la diarrhée des enfants.

Uitzocuitlapilxiuitl. — *Xiuitl*, *cuillapilli* = au bout, *uitzo* = épineux. Arbuste ; branches rougeâtres ; une seule tige ; feuilles larges, dentelées, très vertes, pointues ; fleurs jaunes ; racines jaunes, à peau noire. La poudre macérée dans de l'eau en lavement contre la constipation, en injection contre les suppurations des organes génitaux.

Uiuitzquiltic. — *Uitzli* = épine ; *quiltic*. — Plante croissant sur les monts et ressemblant au chardon comestible ; feuilles de 15 à 20 cm. ; fleurs jaunes ; racines blanches à peau noire, à odeur urineuse. Usage : décoction à prendre en deux fois, à jeun contre les rechutes ; éviter l'emploi du piment.

Ulquauitl. — *Quauill*, *ulli* = caoutchouc mexicain ; *Casilloa Elastica* (Cerv.). Arbre à caoutchouc. Sa résine noire était d'un usage fréquent dans presque toutes les maladies.

Xalapay matlalitztic ou **Tachuachi** ou **Tlalanquacuitlapilli.** — *Xalapai* = jalap, *Matlalin* = vert foncé, *itztic atl* = eau froide. *Convolvulus Mechoacanna*. Scamonnée d'Amérique. Jalap. Partie employée : racine. Il y en a trois espèces : les unes sont grosses et riches en suc, elles produisent d'admirables effets. Usage : purgatif. 6 drachmes de racines moulues, 1 once de *matlalitztic* (Salsepareille) en infu-

sion dans 6 onces d'eau. Une autre variété de la racine plu déliée ; on la donnait comme laxatif à la dose de deux drachmes mêlée à 20 de sucre ; mélangée avec la queue des *tlalqualzin*, elle était diurétique. Cette plante a donné son nom à la ville mexicaine de Jalappa.

Xaltomatl. — *Xalli* = sable, *tomatl*. *Sarancha dentata* (Solanées). Arbrisseau produisant des fruits en grappe comestibles ; la racine est de la taille d'un radis. Pulvérisée et mélangée à celle du *mamaxtli* (= plante comestible), la racine était prescrite contre la dysurie.

Xalxocotl. — *Xalli*, *xocotl* = fruit. *Pomum arenosum*. (Hern.). Fruits excellents, contre la diarrhée.

Xiloxochitl. — *Xiloll*, = épis de maïs, *xochitl*. *Inga pulcherrima*. Plante analogue au ratanhia ; écorce prescrite dans les fièvres aiguës, les affections catarrhales.

Xipetziuh. — *Xipeua* = écorché. En frictions, contre les démangeaisons, les fractures des membres.

Xixicamatic ou **Ololiuhqui.** — Feuilles vertes, en cœur ; fleurs rares, jaunes ; racines rondes, de la grosseur d'un navet, à saveur un peu sucrée. Emploi : à la dose d'une racine, en trois prises, contre l'ascite. Poudre prise à jeun, purgative et antithermique.

Xochinacaztli. — Voir *Ueinacaztli*.

Xochiocotzotl quauhxiutl. — *Xochitl*, *quauitl*, *uiutl*, *ocotzotl* = résine. Liquidambar. Employée comme stomachique et tonique du cœur en fumigations quotidiennes ; soporifique ; usitée également contre les douleurs de tête. On l'employait aussi en onctions sur le bas-ventre dans une affection accompagnée de petites taches (Pediculi pubis ?).

Xocoatl. — *Xocotl* = fruit acidulé ; *atl*. « Eau acide ». C'était

une boisson préparée en mettant dans de l'eau, pendant une partie de la nuit, du maïs cuit que l'on laissait digérer jusqu'au matin, après quoi on exprimait le liquide. On la prenait à la dose de dix onces à jeun. Cet extrait adoucissait admirablement l'ardeur de l'urine et tempérail toute chaleur. Il en était de même des tiges de maïs brulées et réduites en poudre et mêlées à la térébenthine, ce qui réussissait également bien dans certaines maladies de la tête.

Xocochitl. *Xocoll, xochill.* — *Myrtus pimenta.* Stomachique, tonique et stimulant,

Xocoyoltic. — *Xocoyolli* = oseille — *Oxalis milacea* — Tiges longues ; feuilles en cœur, dentelées, rougeâtres ; racine unique, ronde, blanche et amère. Employée contre la gangrène et les inflammations ; en injections avec une seringue contre les blessures du membre (Blennorrhagie ?). Utilisée aussi en lavement contre la constipation ; on faisait suivret son emploi de bouillon de poule ou de *Yolatolli* ; il était recommandé d'éviter à sa suite l'usage de l'eau froide.

Xoxotlatzin. — Plante rampante, très verte, nauséabonde ; fleurs à l'aisselle des feuilles. La poudre était prescrite contre les abcès ; mélangée avec du *tequixquill* elle servait à imbiber des mèches que l'on plaçait dans les abcès cavitaires.

Xoxouhcapatli. — *Xoxouhqui* = vert, *patli.* Voir *Quixhouhqui*.

§ II. — Règne animal.

Ayotochtli. — *Ayotli* = calebasse, *tochtli* = lapin. Armadille. La carapace moulue et bue en infusion était sudorifique ; c'était également un remède très employé contre la syphilis.

Axxin. — Corps gras fourni par une grosse cochenille que l'on rencontrait sur un arbre appelé *quapalli* et sur d'autres espèces analogues au myrobolan. Ces insectes étaient chauffés dans de l'eau, à la surface de laquelle on recueillait une graisse jaune. Cette graisse, réunie en boules, était conservée pour l'usage. Elle résolvait les plaies, mûrissait l'érysipèle ; associée à la térébenthine et au tabac, on la prescrivait contre les hernies ; mêlée au *colotzilzicaçlli* (*colotl* = scorpion ; *zilzicaçlli* = ortie) elle calmait les douleurs de la goutte ; ramollie et fondue par la chaleur elle était prise en clystère contre la diarrhée.

Coyoçaua. — Insecte rouge, blanc ou gris foncé, de la grosseur d'une plume, long d'un demi-doigt, muni de nombreuses pattes. Ces insectes desséchés et pulvérisés avec de la résine soulageaient la goutte et le mal de dents.

Dans cette description donnée par Sahagun il est aisé de reconnaître les cloportes. Il est à remarquer que nos aïeux eux aussi appréciaient fort ce remède malpropre qui jadis entraînait dans la vieille thériaque. Au siècle dernier on les employait comme diurétique et « pour résoudre le tartre mucilagineux du corps et lever les obstacles des viscères ». Entiers, à la dose de 4 à 12, ils se prenaient contre les cancers et les ulcères. Aujourd'hui encore des remèdes aussi ignobles

ont cours dans certains pays ; en Piémont, contre la jaunisse, les paysans boivent des infusions de poux, et nous savons que dans le Plateau Central on a fait prendre à des parturientes des infusions de crottes de gros rats pour faciliter le travail.

Cuechtli. — Petit coquillage utilisé contre les affections purulentes de l'oreille. On instillait sa poudre en suspension dans de l'eau.

Izcacuitli. — Vers aquatiques comestibles, recommandés aux nourrices.

Ocelotl. — Tigre mexicain. *Felis pardalis* (Linné). Sa chair passait pour anaphrodisiaque et était prescrite contre les fièvres intermittentes. Dans la folie on employait en fumigations une poudre composée de peau, d'os et d'excréments d'ocelot et de la résine *ocolzoll*.

Tapayaxin. — Caméléon. Poudre de l'animal rôti, bue dans l'eau contre la syphilis, l'œdème de la face. Purgative.

Tlalxiquipilli. — *Tlalli, xiquipilli* = bourse. Espèce de ver de terre que l'on écrasait sur les dartres, que l'on recouvrait ensuite d'un emplâtre.

Tlalquatzin ou Tlalquatl. -- Sarigue. *Adelphus*. (Marsupiaux). Voir dans les plantes *Chian*. Employé en obstétrique. Son action était telle sur les fibres musculaires qu'on la croyait capable de faire expulser les intestins d'un chien qui aurait dévoré un de ces animaux.

§ III. — Règne minéral.

Atlchipin. — *Chipini* = toucher goutte à goutte, *all*. Pierre affectant une grande diversité de formes et de cou-

leurs, très poreuse, facilement pulvérisée. Sa poudre mêlée à l'eau, communiquait à celle-ci des propriétés antithermiques et diurétiques.

Calcuechtli. — *Calli* = maison, *cuechlli* = espèce de petit coquillage. Sel employé dans les abcès du cou.

Eztetl. — *Ezlli* = sang, *tell* = pierre. Sorte de jaspe vert avec des points rouges ; la couleur était du reste variable cette pierre tenue à la main ou appliquée sur le cou arrêta les épistaxis.

Yapaxiuitl. — *Yapalli* = noir, *xiuitl*. Substance saline utilisée contre les abcès du cou.

Itztli. — Obsidienne. On en formait avec du blanc d'œuf une pâte qui, étendue sur des étoupes, était appliquée sur les articulations gouteuses.

Quauhteocuitlatl. — *Quiuuitl* = pluie, eau ; *teocuillatl* = excrément précieux (or, argent). Pierre friable, lourde, noire, insipide. Raclée dans l'eau, était ordonnée aux personnes effrayées par la foudre, et contre les vomissements, la fièvre et la syncope. Peut-être un météorite.

Xiuhtomoltetl. — *Xiuhtomolli* = turquoise, *tell* = pierre. Même usage que la précédente.

Enfin sur les montagnes, dans le sol, on trouvait des os de géants qui pilés avec du cacao étaient prescrits contre les selles sanguinolentes et purulentes.

POSTFACE

Comme nous le disions en commençant, nous n'avons voulu en cette étude que présenter un compendium pouvant servir d'amorce, d'introduction à de plus complètes recherches sur cet intéressant et vaste sujet, la médecine chez les anciens Mexicains. Les travaux des américanistes, de jour en jour plus nombreux et d'ailleurs pourvus aujourd'hui de toute la méthode, de toute la rigueur scientifiques, et surtout les recherches faites en divers pays et principalement au Mexique sur la botanique comparée, permettront à bref délai, nous en avons la certitude absolue, d'identifier non-seulement les plantes, les quelques animaux et minéraux, que nous avons cités dans la Pharmacologie, mais encore ceux beaucoup plus nombreux que décrivent longuement les ouvrages d'histoire naturelle précolombienne de Hernandez, de Ximenez, etc., et ceux si curieusement peints que l'on trouve dans les Códices en écriture hiéroglyphique qui ont échappé au fanatisme imbécile des Espagnols, à l'incurable négligence des administrateurs et à l'action destructive du temps.

Ce jour-là, sera faite sur la médecine la même constatation déjà faite sur toutes les branches de

l'évolution, art, industrie, organisation sociale, etc., etc. On verra que, quoique incroyablement mal traités par la nature qui pour nous se montra si généreuse, la première des semi-civilisations de l'Amérique précolombienne, celle du Mexique, était parvenue à un très haut développement.

Un corps de médecins probablement hiérarchisés, se livrant à des études longues et sérieuses dans lesquelles la pratique de la dissection occupait une place importante, protégés par les principaux fonctionnaires et ayant à leur disposition des jardins botaniques fort riches et fort bien organisés, cela n'indique pas un peuple de sauvages incultes, disons-le bien franchement, cela se trouvait à peine, se trouvait moins dans l'Europe au commencement du xvi^e siècle. Dans les quelques lignes que nous avons consacrées à l'obstétrique, on a pu voir que, réalisant un progrès malheureusement à peine accompli chez nous de nos jours, ils avaient grand soin de donner à la femme enceinte tout le repos dont elle avait besoin pour procréer un être sain, vigoureux et intelligent. D'ailleurs l'hygiène était tenue en grand honneur chez eux, faisait l'objet de leurs pré-occupations constantes.

Ils avaient su reconnaître et classer comme on le faisait alors, c'est-à-dire d'une façon beaucoup plus empirique que scientifique, les principales maladies et les principaux remèdes, et ces remèdes ne constituaient pas à eux tout seuls leurs uniques

moyens de combattre le mal, chacun d'eux : était toujours accompagné d'un véritable régime.

Certes, leur pratique était basée presque uniquement sur l'expérience et l'observation des faits, sur les résultats donnés par les médicaments employés, mais tant que les grandes synthèses ne sont pas créées, tant que la science proprement dite n'est pas née, tant que l'on est, que ce soit pour la médecine ou pour toute autre chose, dans le domaine de l'industrie humaine, l'expérience et l'observation sont les plus sûrs moyens d'éviter l'erreur, de trouver la vérité et de préparer justement le prochain avènement des synthèses, la transformation de l'industrie en science.

Ah ! il est une objection que d'aucuns nous feront, nous nous y attendons bien : nombre de pratiques superstitieuses, charlatanesques, étaient mêlées souvent par les médecins eux-mêmes à la pratique thérapeutique. Notre réponse sera facile. D'abord, quel que soit le haut degré de culture intellectuelle que surent atteindre les anciens Mexicains, leurs progrès ne purent, et cela, nous le répétons encore, non par infériorité cérébrale de l'homme mais par infériorité matérielle du milieu, constituer qu'une semi-civilisation d'un caractère très spécial, très original, mais qui ne sut jamais parvenir au degré de précision dans les idées qu'on a le droit d'exiger des véritables civilisations.

A ce stade de l'évolution tout se tient chez l'homme, mœurs, religion, industrie, art. D'ail-

leurs les thérapeutes anciens, les médecins du xvr^e siècle, ne mêlaient-ils pas trop souvent chez nous des pratiques superstitieuses et, avouons-le, parfois quelque peu de charlatanisme à l'exercice de leur art, et si aujourd'hui il n'en n'est plus ainsi pour eux, il en est cependant toujours de même de la part des malades dans bien des campagnes comme le prouvent les remèdes bizarres dont la collection pourrait constituer tout un traité.

Enfin l'intervention de ce que nous pourrions appeler le spirituel en matière médicale n'est pas chose tellement à dédaigner, ainsi que le prouvent les résultats obtenus par les pèlerinages aux Lieux-Saints des religions les plus diverses et... à la Salpêtrière.

On nous permettra en concluant de rappeler que l'étude de l'histoire ne doit pas être un simple sujet de curiosité, que la connaissance du passé doit servir à préparer l'établissement d'un meilleur avenir et que si les sociologues, les hommes d'Etat, les politiciens vraiment dignes de ce nom, donnent une place importante aux enseignements de ce qui fut pour l'élaboration de ce qui sera, les médecins eux aussi ont à rechercher si parmi les procédés, les remèdes, les observations sur la nature de telle ou telle maladie qu'ont fait les peuples les plus variés aux époques les plus diverses il n'y a pas quelque chose à recueillir; ils doivent, dans cette trop riche, trop luxuriante moisson léguée à l'homme moderne par

ses ancêtres, être attentifs à ne point laisser échapper les épis encore mûrs, les quelques glanes qui entre leurs mains habiles pourront donner naissance à de nouvelles et abondantes moissons.

Vu par le président de la thèse,
BRISSAUD

Vu : le Doyen,
BROUARDEL

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD

BIBLIOGRAPHIE

- Costa.** — Historia natural y moral de las Indias. Madrid, 1608.
- Aubin.** — Le Codex Mexicain de 1576. Paris, 1893.
- Bancroft (H. H.).** — The natives races of the Pacific states of North America. New-York, 1875.
- Bassereau.** — Thèse. Paris, 1873.
- Benavides.** — Secretos de chirurgia de los Indios. Valladolid, 1567.
- Benzoni.** — La historia del Mundo Nuevo. Venezia, 1572.
- Boban (E.).** — Documents pour servir à l'histoire du Mexique, Paris, 1891.
- Bordier.** — Geographie médicale. Paris, 1884.
- Brasseur de Bourbourg.** — Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale. Paris, 1857-59.
- Capitan.** — in : *Travaux de Neurologie chirurgicale*, 1897.
- Capitan.** — in : *Médecine Moderne*, 1899, n° 18.
- Carbajal Espinosa (Francisco).** — Historia de Mexico. Mexico, 1862.
- Carreri.** — Giro del Mundo. Napoli, 1699-1700.
- Las Casas (B. de).** — Obras. Sevilla, 1552.
- Chimalpahin Quauhtlehuanitzin.** — Annales. Paris, 1889.
- Clavigero.** — Storia antica del Messico. Cesena, 1780-81.
- Coreal (François).** — Voyages aux Indes Occidentales (trad.). Bruxelles, 1736.

Cortez (Fernand). — Correspondance (trad.). Paris, 1778.

Correspondant médical, mars 1893, mai 99

Castillo (Bernal Diaz de). — Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne, (trad. Jourdanef), Paris, 1877.

Datos para la materia medica. Mexico, 1898.

Dugès. — Thèse, Paris, 1865.

Duran (Diego). — Historia de las Indias. Madrid, 1867-1880, *Ensayo para la materia medica mexicana.* Puebla. 1832.

Gage (Thomas). — Ses voyages dans la Nouvelle-Espagne, (trad.). Amsterdam, 1712.

Gomara (Lopez de). — Historia general de las Indias Occidentales. Sarragoza, 1552.

Hernandez (Francisco). — Rerum medicarum Novæ-Hispaniæ Thesaurus. Roma, 1628.

Herrera (Antonio de). — Historia general de las Indias Occidentales. Amberes, 1728.

— Novus Orbis. Amstredolam, 1762.

Humboldt (A. de). — Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne. Paris, 1802.

Humboldt et Bonpland. — Voyage au Nouveau-Continent. Paris, 1816.

Ixtlilxochitl. — Histoire des Chichimèques, (trad.). Paris, 1840.

Lorenzana. — Historia de la Nueva-España. Mexico 1770.

Maffei. — Historia Indicarum XVI libr. Florentiæ 1588.

Martyr (Petrus). — De rebus oceanicis et novo orbe, decad. tres. Colonia, 1574.

Mendieta. — Historia ecclesiastica indiana. Mexico, 1870.

Mexico a traves de los siglos. — Barcelonà.

- Monardes.** — De las drogvas de las Indias. Sevilla 1565.
- Motolinia (Toribio de Benavente, dit).** — Historia de los Indios de Nueva España. Mexico 1858.
- Orozco y Berra (Lic. Manuel).** — Historia antigua y de la conquista de Mexico. Mexico, 1880.
- Nadaillac (Mis de).** — L'Amérique préhistorique. Paris, 1883.
- Oviedo y Valdes.** — Historia general y natural de las Indias. Toledo, 1525-1535.
- Prescott.** — Histoire de la conquête de Mexico (trad.). Paris, 1846.
- Purchas.** — His pilgrimes. London. 1625.
- Raynaud (Georges).** — La Déesse de l'amour dans l'ancien Mexique, Paris, 1897.
- Le Dieu aztec de la guerre. Paris, 1899.
- Introduction à l'étude des religions du Mexique. Paris, 1894.
- Relatione fatta per un gentil'huomo del Signo Fernando Cortese*
(in Ramusio, *Navigazioni*). Venetia, 1565.
- Remesal.** — Historia general de las Indias Occidentales. Madrid, 1620.
- Rengifo.** — Thèse Paris, 1863.
- Réville (Albert).** — Les religions du Mexique, de l'Amérique Centrale et du Pérou. Paris, 1885.
- Ruiz Diaz de Isla.** — Fructo de Todos los Sanctos. Sevilla, 1542.
- Sahagun (Fray Bernardino, de).** — Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne (traduction Jourdanet et Rémi Siméon). Paris, 1880.

Solis. — Historia de la conquista de Mexico. Madrid, 1732.

Tezozomoc. — Cronica Mexicana. Mexico, 1878.

Torquemada (Juan de). — Monarquia Indiana. 1723.

Velasquez. — Thèse. Paris, 1869.

Veytia. — Historia antigua de Mejico. Mexico, 1836.

Villa-Señor y Sanchez. — Theatro americano. Mexico,
1746, 1748.

Ximenez (Fr. Francisco). — Cuatro libros de la Naturaleza
y virtudes de las plantas y animales de uso medicinal
en la Nueva España. Mexico, 1888.

Zaragoza (Don Justo). — Noticias historicas de la Nueva Es-
paña. Madrid, 1878.

TABLE

INTRODUCTION	7
CHAPITRE I. — L'ancien Mexique	12
CHAPITRE II. — Considérations générales	20
CHAPITRE III. — Maladies. — Chirurgie.	29
CHAPITRE IV. — Les accouchements.	55
CHAPITRE V. — Bubas et syphilis.	65
CHAPITRE VI. — Epidémies. — Hygiène.	74
CHAPITRE VII. — Pharmacologie	83
POSTFACE	122
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	127

GRAVURE

1-2-3-4. — Fragments de manuscrit figuratif représentant des malades atteints d'épistaxis et de variole et une momie d'un individu mort de la variole.	78
--	----

